

513 A 30

CHARLES IX,

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS,

SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS,

PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,

LE 30 SEPTEMBRE 1834.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, A CÔTÉ DE CHEVET.

1834

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

CHARLES IX.
DE BLONDI.
ALBERT D'OLBEUIL.
COLIGNY.
GUISE.
VICTOR D'OLBEUIL.
COMTE DE RETZ.
L'HOMME DU PEUPLE.
TÉLIGNY.
UN GENTILHOMME.
UN GARDE.
UN OFFICIER.
UN PAGE.
CATHERINE DE MÉDICIS.
ANNA.
BERTHE.

MM. FIRMIN.
MONROSE.
MENJAUD.
DESMOUSSEAUX.
MARIUS.
BOUCHET.
CHARLES.
ABSÈNE.
MATHIEU.
WELCH.
MONLAUR.

M^{me} DUPUIS.
BROCARD.
THÉNARD.

DAMES, GENTILSHOMMES, PAGES, GARDES, etc.

NOTA. — L'aspect scénique et l'ordre des personnages sont relatifs aux spectateurs. — Les acteurs sont placés comme ils sont au théâtre : le premier tient la droite du spectateur.

CHARLES IX,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I.

Salle faisant suite à un jeu de paume qu'on voit à travers les trois portes du fond. Des gentilshommes essaient des balles et des raquettes. Porte latérale à droite. — Albert et Victor entrent par la droite en se querellant. De Blondi vient du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, DE BLONDI, ALBERT.

(A l'entrée d'Albert et de Victor, les gentilshommes disparaissent pour aller au jeu.)

VICTOR.

C'est vous!

ALBERT.

C'est vous!

VICTOR.

Vous êtes des séditeux!

ALBERT.

C'est vous qui êtes des oppresseurs!

DE BLONDI, *se plaçant entre les deux frères.*

Allons, allons, encore? Mon cher Albert, mon cher Victor, mes bons amis, deux frères, deux braves gentilshommes, avoir toujours l'injure à la bouche et la main à la

garde de l'épée pour une pitoyable différence d'opinion religieuse !

VICTOR.

N'ose-t-il pas me soutenir que les catholiques sont les ennemis de l'Etat ? N'est-ce pas dire que l'Etat est ennemi de lui-même ? Car enfin qu'êtes-vous, messieurs les protestants, qu'une misérable fraction inaperçue, quant au nombre, et remarquable seulement par le mauvais esprit qui vous anime !

ALBERT.

Il appelle misérable fraction un quart de la France !

VICTOR.

Quand vous en seriez la moitié, ce serait la mauvaise, celle qu'il faudrait retrancher. Il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une religion.

DE BLONDI.

Qu'il n'y en ait qu'une, qu'il y en ait deux, qu'il y en ait trois, faut-il se couper la gorge pour un chiffre ?

VICTOR.

Ils ont vraiment bel air à se fâcher, ces messieurs, lorsque le roi pousse la débonnairété jusqu'à recevoir à sa cour l'ambitieux Coligny, lorsqu'il vient de marier sa sœur avec le huguenot roi de Navarre, lorsqu'il compromet le salut de son royaume et celui de son ame, en confiant les places les plus importantes aux plus zélés fauteurs des trois dernières guerres civiles !

ALBERT.

Victor, tu peux me tuer loyalement dans un combat singulier, mais jamais lâchement avec l'arme de la délation. De Blondi est notre ami commun, je dirai ici ma pensée tout entière : Sais-tu pourquoi on nous ménage, pourquoi on pousse jusqu'à l'exagération la bienveillance, surtout celle des paroles ? C'est parce qu'on nous craint !

DE BLONDI, *vivement.*

C'est parce qu'on vous aime, c'est parce qu'on veut en finir avec nos lamentables discordes.

ALBERT.

Ah ! que si l'amiral avait voulu me croire, il ne serait jamais venu dans cette cour hypocrite où l'on abuse sa vieille franchise, où on le leurre de l'espoir d'une guerre en Flandre qu'on ne fera jamais.

VICTOR.

En dépit des éloges outrés de vos prédicants, Coligny n'est qu'un homme médiocre.

ALBERT.

Quoi qu'en disent vos prédicateurs catholiques, c'est un grand homme.

DE BLONDI.

Exagération de part et d'autre; l'éloge devrait être pour la tolérance, la satire pour le fanatisme, quelle que soit sa couleur.

ALBERT, à *de Blondi*.

Oh ! toi, on sait que tu n'aimes pas le prêche

VICTOR, à *de Blondi*.

Et que tu détestes la messe.

DE BLONDI, *riant*.

Double erreur ! J'aime le prêche, parce qu'on y voit de jolies femmes, j'aime la messe parce que... Je crois, Dieu me pardonne, que c'est pour la même raison.

VICTOR.

Tu n'aimes pas les psaumes en latin !

DE BLONDI.

Parce que je ne les comprends pas.

ALBERT.

Tu ne les chantes pas plus en français !

DE BLONDI.

Qui t'a dit que je sache chanter ?

ALBERT.

Tu n'es ni catholique, ni protestant !

DE BLONDI, *de côté et d'autre vivement, tendant ses deux mains*.

Cela se peut ; mais j'ai une main pour les protestants et une autre pour les catholiques.

VICTOR, *haussant les épaules*.

Oh ! si tout le monde était comme toi !

DE BLONDI, *avec chaleur*.

Si tout le monde était comme moi !.. il y aurait en France, vingt millions d'amis, de frères, vingt millions de gens d'esprit qui se diraient enfin : Sont-ce les protestants qui nous divisent ? sont-ce les catholiques ? Non ! ce sont les agents du pape qui veut placer la couronne de France sur

la tête de Guise, afin de garder les diamants pour lui; ce sont les agents de Philippe qui veut ajouter la couronne de France à celle d'Espagne. Nous ne serions pas vingt millions d'insensés, moins un, misérables jouets des cours étrangères, nous déchirant, nous entr'égorgeant pour faire triompher l'ennemi commun! Si tous étaient comme moi, il n'y aurait en France qu'amour, musique et poésie, et si le canon venait à gronder à la frontière, trente mille bonnes lames, vierges de sang concitoyen, s'élèveraient au-dessus de nos têtes comme une brillante auréole de gloire et ne rentreraient au fourreau qu'après avoir protégé la poésie, la musique et l'amour de notre beau pays!

VICTOR.

Je soutiens que les protestants sont seuls cause de tous les désordres.

ALBERT.

Et moi, je dis anathème aux catholiques.

DE BLONDI.

Il n'y a là rien pour moi. Je vous renvoie la balle.

VICTOR.

Ce n'est qu'un ramassis de brouillons et d'assassins.

ALBERT.

Des assassins! malheureux! Et notre père était de ce parti. Tu n'es qu'un méprisable renégat!

VICTOR.

Albert!

ALBERT.

Mon père t'a maudit à son heure dernière...

VICTOR.

C'est un outrage!

ALBERT.

Et je te maudis à mon tour.

VICTOR.

Défends-toi!

DE BLONDI.

Mes amis, Victor, Albert! (*Il appelle.*) Messieurs! (1)

(1) Des gentilshommes accourent du fond.

UN GENTILHOMME.

Qu'est-ce donc ?

DE BLONDI.

Emmenez Victor.

ALBERT.

Nous nous retrouverons.

VICTOR, *entraîné par les joueurs.*

Je ne t'éviterai pas.

LE GENTILHOMME, *à Victor.*

Viens, viens, Victor, il nous manque un sixième joueur.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE II.

DE BLONDI, ALBERT.

DE BLONDI.

Si vous saviez quel mal vous me faites, quand je vous vois aux prises pour des futilités !

ALBERT.

Des futilités ! je ne suis pas plus de ton avis que du sien. Laissons cela.

DE BLONDI.

A la bonne heure ! parlons amour : heureux mortel ! aimé de la plus jolie dame de la cour. Je ne vous conçois pas, vous autres ! quand j'aime une jolie femme, moi, et cela m'arrive souvent, je suis disposé à aimer tout le genre humain.

ALBERT.

C'est que tu aimes sans fureur.

DE BLONDI.

Où est le mal ?

ALBERT.

Où est le bien ?

DE BLONDI.

Dans le plaisir de changer.

ALBERT.

Ah ! tu ne l'as donc pas connu, l'amour ! Tu n'as pas connu la jalousie ! tu n'as jamais eu un roi pour rival ; mais moi...

DE BLONDI.

Que te fait la qualité du tien, puisque la dame te préfère?

ALBERT.

Serai-je préféré toujours? A défaut de la séduction de son rang, mon rival n'a-t-il pas la puissance, et s'il ne peut avoir le cœur d'Anna, n'est-il pas maître de sa personne?

DE BLONDI.

De la violence? Non, non, le roi l'aime trop pour cela.

ALBERT.

Il l'aime trop? Et tu crois me rassurer?

DE BLONDI.

Dame, un jaloux, c'est difficile! Il l'aime trop, il l'aime peu, cela revient au même pour toi, à ce qu'il paraît.

ALBERT.

Je dois à la protection de Coligny d'être capitaine d'une compagnie de reîtres. Mon grade me donne quelque relief à la cour; mais je m'y trouve mal à mon aise.

DE BLONDI.

Remercie donc le roi qui t'envoie rejoindre le dépôt à Orléans.

ALBERT.

Pourquoi penses-tu qu'il m'éloigne, le roi?

DE BLONDI.

Pour s'emparer de ta maîtresse, j'en conviens.

ALBERT, *mystérieusement.*

De ma femme!

DE BLONDI, *étonné.*

Quoi! Anna...

ALBERT.

Oui, mon ami, tu sauras tout: l'amour d'Anna pour moi a été sans mesure, malgré la différence de notre religion, et depuis quelques mois nous sommes unis par un mariage dont l'opposition de ses parents et du roi lui-même nous a imposé le secret.

DE BLONDI.

Si le roi le savait jamais! Je connais sa passion pour elle; chaque jour, il lui adresse des vers.

ALBERT.

Oui, je le sais; mais je crains peu ce moyen de séduction; car les vers du roi sont fort médiocres, n'est-ce pas?

DE BLONDI.

Je le crois bien !... c'est moi qui les lui fais.

ALBERT.

Oh ! mon cher de Blondi, que d'obligations !

DE BLONDI.

Sais-tu que jamais poète ne fut capable d'un pareil dévouement ?

ALBERT.

Fais-les toujours bien mauvais, je t'en supplie.

DE BLONDI.

Cela me coûte ! mais je suis un héros d'amitié... Imagine-toi que l'autre jour, le roi, qui s'en escrime assez bien, m'a montré une ballade charmante.

ALBERT.

Pour Anna ?

DE BLONDI.

Pour elle. Il m'a demandé mon avis, avant de l'envoyer.

ALBERT.

Et que lui as-tu dit ?

DE BLONDI.

Qu'il fallait la retoucher ; et j'ai fini par lui faire adopter les corrections qui rendaient la pièce détestable.

ALBERT.

Cher ami !

DE BLONDI.

De cette façon j'ai obligé tout ensemble le roi et toi.

ALBERT.

Le roi et moi !

DE BLONDI.

Oui ; toi, d'abord, parce qu'Anna a trouvé la ballade pitoyable, ce qui me vaut tes remerciements ; le roi, parce que les courtisans l'ont trouvée ravissante, ce qui m'a valu une poignée de main royale. Voilà comme on distribue les faveurs à la cour.

ALBERT.

Silence ! on vient, sois discret.

DE BLONDI.

Le roi et la reine qui se rendent au jeu.

SCÈNE III.

ALBERT, TÉLIGNY, DE BLONDI, CATHERINE,
COLIGNY, LE ROI, ANNA, DAMES ET GENTILS-
HOMMES.

(Les survenants arrivent par la porte latérale de droite, précédés par quatre pages qui se rangent au fond.)

LE ROI, à Coligny.

Oui, mon père, oui, mon cher Coligny, nous voulons, en présence de tous nos parents et amis, vous donner sans cesse des preuves de notre amitié pour vous.

COLIGNY.

Sire, je remercie doublement votre majesté pour moi et pour mes co-religionnaires.

LE ROI.

Il est temps que la France respire après tant de secousses. Nous ne voulons plus faire acception que du mérite et de l'attachement à notre personne, et, à ce titre, mon père, nous vous accorderons tout ce que vous demanderez.

COLIGNY.

Que de bontés, sire !

LE ROI.

Convenez, amiral, que nous sommes moins méchants qu'on ne le dit ! Votre répugnance à venir près de nous est enfin surmontée. Nous vous tenons, nous vous gardons ; vous ne nous quitterez plus. Vous et les vôtres serez nos amis, je vous le garantis, et nous nous chargeons de votre neveu Téligny que nous aimons pour lui et pour vous.

(Téligny s'incline.)

TÉLIGNY.

Sire, j'avais prévu les heureux effets de cette réconciliation, et mon oncle m'est témoin que j'ai dissipé bien des craintes nées de la malveillance.

CATHERINE, à Coligny.

Je me joins au roi, pour vous assurer de nos bonnes intentions. Nos sentiments sont communs à cet égard, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez point regret à votre venue près de nous.

COLIGNY.

Sire, je vous demanderai la permission de n'assister au jeu qu'un moment ; la longueur du conseil m'a un peu fatigué.

LE ROI.

A votre bon plaisir, mon père, vous sortirez quand il vous plaira... Au jeu, messieurs, au jeu !

CATHERINE.

Allez, Anna, allez, mesdames ; allez prendre place ; je désire être seule un moment.

(Les pages précèdent la sortie du roi par le fond.)

SCÈNE IV.

CATHERINE, seule.

Horrible contrainte devant cet orgueilleux vieillard !... Ce sera la dernière, si j'ai bien compris M. de Guise... M. de Guise ! et ne faut-il pas aussi me contraindre avec lui, ne faut-il pas lui cacher la haine que son ambition m'inspire?... Guise, je connais ton secret !... un jour tu connaîtras le mien ! Notre belle couronne te fait envie ; fier de l'amitié de nos sujets catholiques, tu me fais marcher à ta suite !... Marcher à ta suite, Catherine de Médicis !... Mais disons comme Coligny : Là où la force ne peut rien, il faut recourir à l'artifice... Eh ! qu'ai-je autre chose à faire, tutrice de deux enfants qui n'ont reçu de moi que l'infructueux exemple avec tout le sang irrésolu de leur père Henri ! Que notre bonne dame d'août me conserve pour eux, au milieu de ces tourmentes civiles ! je lui dois un beau cierge pour cet homme, instrument obscur et aveugle de mes volontés, qu'elle mit un jour sur mes pas. J'étais masquée, je n'étais à ses yeux qu'une femme. Il maudissait le sort ; je l'ai réconcilié avec lui. Un peu d'or, et j'ai un bras pour frapper au loin, partout. Un mot de la dame inconnue, et il vole près de moi, et il ne soupçonne pas la reine sous son masque de velours noir... S'il la soupçonnait jamais !... je briserais cet instrument avec un autre, en déplaçant ma poignée d'or.

SCENE V.

LE COMTE DE RETZ, CATHERINE.

CATHERINE.

Vous arrivez un peu tard, comte de Retz ; la partie est déjà commencée.

LE COMTE DE RETZ.

Je ne viens ici, madame, que pour présenter mes respects à votre majesté.

CATHERINE.

Nous vous affectionnons, monsieur le comte, non pas que nous n'ayons peut-être à nous plaindre de vous.

LE COMTE DE RETZ.

De moi, madame ?

CATHERINE.

Eh ! oui, vous, le favori le mieux aimé du roi, en qui j'ai eu plus de confiance qu'en tout autre, vous en êtes-vous rendu digne ? Vous laissez votre maître s'engager dans un fol amour... car il aime beaucoup ma jolie dame d'honneur, le roi, n'est-ce pas ?

LE COMTE DE RETZ.

Après Dieu et vous, madame, je pense qu'en effet...

CATHERINE.

Voilà donc qui est bien fâcheux.

LE COMTE DE RETZ, *à part.*

Elle en est fort aise.

CATHERINE.

Voyez aussi que le roi n'a plus le cœur à rien qu'à cela. Si vos sages conseils avaient su l'en distraire, vous m'auriez allégée d'autant ; car enfin, monsieur le comte, si le roi néglige de s'occuper des affaires de l'Etat, s'il ne veille point, au milieu des ennemis qui l'environnent, faut-il bien que je veille pour lui, n'est-ce pas ? Qui le ferait, si je ne m'en avisais ?

LE COMTE DE RETZ.

Comment vous plaindre, madame, de ce qui fait votre gloire et notre bonheur à tous ? Sans vous, où serait la France ?

CATHERINE, *souriant.*

Peut-être bien en Espagne.

LE COMTE DE RETZ.

Mes torts, d'ailleurs, je les puis réparer en suppliant le roi...

CATHERINE, *vivement.*

Il est bien temps, ma foi !... Non, monsieur, il fallait empêcher cet amour de naître; maintenant vous l'augmenteriez en le contrariant.

LE COMTE DE RETZ.

Il ne me reste donc plus...

CATHERINE, *lui donnant sa main à baiser.*

Qu'à vous repentir d'une faute irréparable.

LE COMTE DE RETZ.

J'aperçois le duc de Guise qui vient sans doute rendre à votre majesté les mêmes devoirs que moi.

CATHERINE, *vivement.*

Laissez-nous, comte, et passez dans la salle de jeu.

SCÈNE VI.

CATHERINE, GUISE.

(Il entre par la porte latérale à droite.)

GUISE.

Eh bien ! madame, tout est prêt. Maurevel, pour frapper, n'attend plus que mes ordres. Assurez-moi l'impunité, et notre ennemi commun a cessé de se faire craindre.

CATHERINE.

Monsieur le duc, monsieur le duc, c'est une confidence qu'il ne fallait point me faire.

GUISE.

Intéressée autant que moi à la vengeance, j'ai pensé...

CATHERINE.

Vous reprochez à Coligny la mort de votre père, le grand François. Mais ai-je, moi, un pareil motif...

GUISE.

Vous avez contre lui nos discordes civiles, dix ans de

pillages et de massacres, l'autorité du roi, la vôtre, méconnues.

CATHERINE.

Votre piété filiale vous honore ; mais il ne fallait pas m'en dire les effets.

GUISE.

C'est qu'il n'y a que vous qui puissiez me préserver de les craindre.

CATHERINE.

Je ne dirai, je ne ferai rien pour cela.

GUISE.

Tant pis pour le roi, tant pis pour votre majesté.

CATHERINE.

Au moment où une franche réconciliation...

GUISE.

Cette réconciliation fait au roi bien des ennemis parmi les catholiques.

CATHERINE.

Des ennemis !

GUISE.

Attiédit au moins bien des cœurs. En voulant ménager deux partis, vous vous les rendez tous les deux redoutables. J'entends les protestants, j'entends les catholiques. La cour, à les en croire, craint les premiers et trahit les seconds.

CATHERINE.

Trahir !

GUISE.

Je ne suis pas courtisan, madame.

CATHERINE.

Non, monsieur le duc !

GUISE.

Mais c'est le terme des bourgeois de Paris.

CATHERINE.

Que vous avez relevé sans doute ; vous avez tant d'empire sur eux !

GUISE.

Je défends la cour comme je le dois. Fidèle sujet de vos

majestés, mon devoir est de leur prêter ma faible influence; mais je vous rapporte ici, sans détours, l'effet produit sur le peuple par cette réconciliation.

CATHERINE.

Encore un coup, monsieur le duc, votre vengeance est peut-être légitime...

GUISE.

Retranchez *peut-être*, madame, et la chose s'applique à la maison royale et à celle de Guise, et les sept têtes du dragon de l'hérésie tombent d'un seul coup.

CATHERINE.

Il en resterait encore bien d'autres à abattre, monsieur le duc!

GUISE.

Eh bien! une fois l'épée tirée...

CATHERINE.

Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée.

GUISE, *vivement*.

Qu'il meure donc, puisqu'il a fait mourir mon père. (*à la cantonade.*) Maurevel!

(Maurevel parait.)

CATHERINE, *à demi-voix*.

Monsieur le duc, un pareil ordre en ma présence! laissez-moi sortir du moins!

GUISE, *à demi-voix*.

Peu importe à présent, Maurevel vous a vue. (*à Maurevel.*) Suis-moi (*à part.*); après Coligny, Charles! (*Il sort par la porte latérale à droite.*)

CATHERINE, *bas*.

Après Coligny, Guise!.. Maintenant, sachons si le roi, si mon fils...

SCENE VII.

CATHERINE , LE ROI.

CATHERINE.

Coligny est donc sorti que vous quittez la salle!

LE ROI, *avec humeur.*

Non, madame, non, il n'est pas sorti. Sa fatigue a disparu devant le plaisir de partager avec mon frère les regards admirateurs de la foule. Tous les courtisans, qui ne sont pas dans le secret de mon dépit, prodiguent au vieillard leurs soins et leurs hommages. On n'a des yeux que pour lui et pour mon frère; et moi, le roi, le roi de France, je suis là comme le dernier de mes gentilshommes!

CATHERINE, *à part.*Il est irrité! il saura tout. (*haut.*) Est-ce ma faute à moi?..

LE ROI.

Oui, madame, oui, c'est votre faute. Si vous m'aviez aimé comme vous aimez le duc d'Anjou, mon frère, vous ne m'auriez point éloigné des lieux où l'on recueille de la gloire et je ne serais pas un prince sans éclat; mais vous avez étouffé mon ardeur; vous m'avez enfermé dans le palais comme un joyau de la couronne. A mon frère les glorieux périls, à moi une profonde retraite; et vous savez, encore enfant, si j'ai ménagé les prières, les larmes pour vous demander une épée à chaque nouvelle des succès de mon frère. Vous savez ce qu'il vous a fallu d'efforts pour ne faire de moi qu'un homme sans nom, si je n'étais pas roi. Aujourd'hui, grâce à vous, je recueille les fruits de cette lâche éducation; là où sont Coligny et le duc d'Anjou, Charles IX est effacé!

CATHERINE.

Je ne défends pas Coligny, mon fils, mais...

CHARLES.

Cette fougue de mon jeune âge, que vous avez eu tant de peine à maîtriser, était le noble instinct d'une haute destinée. Dans tout ce que vous m'avez permis de faire, je n'ai point connu de rival. Quel est l'homme de France qui peut me le disputer pour les violents exercices du corps et les jeux brillants de l'esprit? Qui oserait se vanter de manier une arquebuse, de frapper un sanglier ou de faire des vers

comme le roi Charles ? Ah ! madame, madame, avec une autre mère, Charles IX peut-être eût été un grand roi !

CATHERINE.

Charles, vos reproches sont bien injustes ; vous vous plaignez de ma prédilection pour votre frère ?

LE ROI.

Je suis un grand chasseur et il est un grand capitaine... jugez.

CATHERINE.

Et qu'auriez-vous dit, qu'aurait dit la France de la reine et de la mère, si, lorsque la mort de François II vous appela au trône, enfant que vous étiez alors, je n'eusse point précieusement gardé vos jours ? Qu'eussiez-vous dit plus tard, la France et vous, au plus fort de nos guerres civiles, si, cédant à l'impétuosité de votre ame, je vous eusse jeté au milieu des dangers ?

LE ROI.

Ah ! je vous aurais dit : Merci, merci, ma mère !

CATHERINE.

Le duc d'Anjou me l'aurait dit aussi peut-être, s'il n'était pas bon frère comme il est ; car, en exposant vos jours, je lui préparais la couronne. Charles, Charles, me serais-je autrement conduite, si je vous avais préféré le duc d'Anjou ?

LE ROI.

Ah ! oui, oui, ma mère, je sens, je comprends que je vous accuse à tort ; mais pardonnez au malaise d'une vocation manquée.

CATHERINE.

Vous plaindrez-vous encore de votre frère ?

LE ROI.

Non, non, je l'aime, je l'aime, ma mère. Sa gloire est l'appui de mon trône. Sans lui...

CATHERINE.

Sans lui, mon fils, Coligny serait peut-être roi.

LE ROI.

Et pensez-vous, ma mère, qu'il nous faille dissimuler long-temps encore avec ce dangereux vieillard ?

CATHERINE.

Bientôt il ne sera plus à craindre.

LE ROI.

Et qui se chargerait?..

CATHERINE.

Un de nos plus cruels ennemis.

LE ROI.

Guise?

CATHERINE.

Lui-même.

LE ROI.

Quand?

CATHERINE.

Aujourd'hui.

LE ROI, *souriant.*

Et j'osais me plaindre de ma mère ! Ah ! c'est à vous que je dois la sûreté de ma couronne.

CATHERINE.

Enfin, mon fils, vous me rendez justice.

LE ROI.

Et pourtant j'aimais Coligny !

CATHERINE.

Et moi aussi, je l'aime ! mais, mon fils, est-il permis aux rois d'avoir des affections sacrées, et la sûreté de l'Etat ne doit-elle pas imposer silence à tous les murmures du cœur ?

LE ROI.

Monsieur de Guise est cependant bien téméraire. Comptait-il donc à l'avance qu'il trouverait grâce près de nous, sans nous avoir consulté ?

CATHERINE.

Croyez, mon fils, qu'il est mieux que vous n'en sachiez rien.

LE ROI.

C'est que, ma mère, je prétends être ici le seul seigneur et maître !

CATHERINE.

Sachez donc dissimuler.

LE ROI.

Toujours?

CATHERINE.

Toujours, mon fils.

LE ROI.

C'est que monsieur de Guise n'est pas moins dangereux que Coligny.

CATHERINE.

Raison de plus pour se contraindre. L'amiral mort, il ne nous reste qu'un ennemi. Notre force et notre haine se doublent, n'étant plus partagées. Mon fils, laissez faire à votre mère.

LE ROI.

Je vous comprends.

CATHERINE.

Menacez de faire punir le meurtrier inconnu, s'il est découvert; éclatez en plaintes, en regrets; faites fermer les portes de la ville afin que personne ne sorte, et profitez ensuite de la disposition des esprits. Dieu fait les événements, mon fils; les hommes les exploitent, les grands hommes sont ceux qui les exploitent bien.

LE ROI, *souriant*.

Vous êtes de ces hommes-là, ma mère.

CATHERINE.

Et c'est pour vous, c'est pour la France que j'ai sacrifié mon repos.

LE ROI.

Voici Coligny qui va sortir.

CATHERINE.

Mon fils, souvenez-vous que nous ne savons rien.

SCENE VIII.

ALBERT, COLIGNY, LE ROI, CATHERINE, DE
BLONDI, TÉLIGNY, GENTILSHOMMES.

LE ROI, *à Coligny*.

Quoi! vous sortez déjà, mon père?

COLIGNY.

Oui, sire, je rentre en mon logis, pour me reposer et mettre en ordre les pièces du mémoire que je dois soumettre à votre majesté sur la guerre de Flandre.

LE ROI.

Nous sommes impatients de le lire. Nous ne vous rete-

nous pas plus long-temps, et nous voulons, ma mère et moi, vous faire cortège jusqu'à la porte.

COLIGNY.

Sire, vous me rendez ce jour le plus beau de ma vie

(Sortie par la porte latérale à droite.)

SCENE IX.

ALBERT, *seul*.

Partir dans trois jours, et ne pouvoir parler à Anna au milieu de ces délateurs royaux qui épient toutes mes démarches!.. Oh! mon Dieu!

SCENE X.

ANNA, ALBERT.

ANNA, *arrivant du fond*.

Un mot, rien qu'un mot. Le roi va rentrer au jeu par l'autre porte. Est-il vrai, ce qu'on dit, que tu pars dans trois jours?

ALBERT.

Par ordre du roi.

ANNA.

Et quand reviendras-tu?

ALBERT.

Reviendrai-je?

ANNA.

Te faire le dernier adieu! Albert, non, ce n'est pas possible... attends. (*Elle va regarder au fond par la porte.*) Ciel! le roi est rentré avec toute sa suite... il s'est remis au jeu.

ALBERT, *aussi à la porte*.

Il paraît distrait, sa main tremble.

ANNA.

Il a sans doute remarqué notre absence.

ALBERT.

Profitions donc des moments, puisqu'il n'est plus en notre pouvoir de la lui cacher.

ANNA.

On dirait que le roi prête l'oreille à un bruit lointain... peut-être à celui de nos paroles.

ALBERT.

Eloignons-nous de cette porte. (*Ils redescendent la scène.*)

ANNA.

Tu sais, Albert, ce que peut sa jalousie !

ALBERT.

Anna, il te faut demander à la reine, sous le prétexte que tu voudras, la permission de quitter la cour aujourd'hui même. Anna, je pars dans trois jours ! que je te voie au moins une fois en toute liberté.

ANNA.

La reine y consentira-t-elle ?

ALBERT.

Avec, ou sans son bon plaisir, il faut quitter son service aujourd'hui.

ANNA.

Je lui parlerai. Elle m'aime, et peut-être...

ALBERT.

Songe, ah ! songe bien que si je ne pouvais te voir un des trois jours qui me restent à passer ici, pour prendre nos mesures afin de nous réunir le plus tôt possible, songe que nous nous verrions maintenant peut-être pour la dernière fois. Qui sait si le roi n'a point disposé de ma vie ?

ANNA.

Oh ! ne me dis point cela !

ALBERT.

Il faut nous dérober à sa vengeance.

ANNA.

Ah ! si tu l'avais voulu, Albert, si tu avais voulu, à ma prière, renier cette religion du parti rebelle, sûre de l'aveu de mes parents, je m'avouerais aujourd'hui ton épouse, et le roi ne me poursuivrait pas avec tant d'obstination !

ALBERT.

Anna, ce que tu me proposes est un crime. Qui, moi, que je renie le culte de mes pères, que je me range du côté

de nos persécuteurs, surtout quand nous sommes vaincus?
Non, non, ce serait l'action d'un lâche!

ANNA.

Mon ami, je parlerai à la reine.
(On entend l'explosion d'une arquebuse.)
Quel est ce bruit?

ALBERT.

Une arquebusade, à cette heure, en plein jour, près du Louvre!

SCENE XI.

ANNA, ALBERT, LE ROI.

LE ROI, *entrant brusquement, une raquette à la main.*
D'où vient ce bruit?

ANNA.

Ciel! le roi!

LE ROI.

Que faites-vous ici?

ANNA.

Sire...

LE ROI.

Ne devriez-vous pas être où est la reine, madame? Et vous, monsieur, où est le roi? N'êtes-vous pas de service à la cour pour être près de notre personne?

ALBERT.

Sire...

LE ROI.

Puisqu'il vous plaît si fort de vous éloigner de nous, vous n'oubliez pas, monsieur, que vous partez dimanche, au point du jour, pour aller surveiller l'instruction des recrues?

ALBERT.

Je partirai, sire.

SCENE XII.

ANNA, CATHERINE, LE ROI, ALBERT, DE BLONDI,
DAMES ET GENTILSHOMMES.

(Les survenants arrivent du fond.)

CATHERINE.

Quel était ce bruit ?

LE ROI.

Je ne sais, je m'informe.

SCENE XIII.

ANNA, CATHERINE, LE ROI, TELIGNY, ALBERT,
DE BLONDI.

(Téligny arrive par la porte latérale de droite.)

TÉLIGNY.

Sire, sire, justice ! justice d'un lâche assassinat !

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

CATHERINE.

Expliquez-vous.

TÉLIGNY.

Monsieur de Coligny vient d'être atteint d'un coup d'arquebuse, parti de la maison de l'ancien précepteur du duc de Guise.

CATHERINE.

Coligny est mort, dites-vous ?

TÉLIGNY.

Non, madame, mais dangereusement blessé.

LE ROI.

Malédiction sur l'assassin !

TÉLIGNY.

L'escorte de l'amiral a enfoncé les portes de la maison où nous n'avons trouvé qu'une servante, un domestique et une arquebuse.

LE ROI.

Et l'assassin ?

TÉLIGNY.

Il s'était enfui par un escalier dérobé.

LE ROI.

Messieurs, messieurs, je vous prends tous à témoin que je vengerai l'amiral d'une éclatante façon et que je briserai ses ennemis, comme je brise cette raquette. (*Il la casse sur son genou.*)

CATHERINE.

Sait-on le nom du meurtrier?

TÉLIGNY.

Non, madame.

CATHERINE.

Nous le découvrirons. (*bas au roi.*) Il a quitté Paris.

LE ROI, *haut.*

Ordre que toutes les portes de notre bonne ville de Paris soient fermées... Grièvement blessé, dites-vous, l'amiral?

TÉLIGNY.

Oui, sire, mais ses blessures ne sont pas mortelles.

LE ROI.

Malédiction sur l'assassin!

CATHERINE, *à part.*

Le maladroit! Malheur à vous, hérétiques, s'il en réchappe!

DE BLONDI.

Pauvre Coligny!

LE ROI.

Sortons, messieurs, sortons; allons voir l'amiral.

ALBERT, *bas à Anna.*

Tu parleras à la reine?

ANNA, *bas.*

Je lui parlerai.

LE ROI, *bas à Catherine.*

Joué-je pas bien mon rôle?

CATHERINE, *bas.*

Ce n'est rien si vous ne continuez.

ALBERT.

Je prévois d'horribles malheurs!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

CHEZ COLIGNY.— Porte d'entrée au fond; porte à gauche conduisant dans les appartements de Coligny. Table d'échecs à gauche. Plusieurs gentilshommes sont debout autour de la table où l'on joue.

SCENE PREMIÈRE.

GENTILSHOMMES, TÉLIGNY, ALBERT, DE BLONDI.

ALBERT, à de Blondi, en entrant.

Voilà deux jours que je n'ai pu revoir Anna, et je pars demain!

DE BLONDI.

Nous trouverons quelque moyen d'ici là. Oublie pour un instant ton amour, et songe que nous voici chez l'amiral. (*à Téligny qui se lève pour les recevoir.*) Eh bien! comment va votre oncle, monsieur de Téligny?

TÉLIGNY.

Beaucoup mieux. Il va sortir de son oratoire. Nous l'attendons.

SCENE II.

GENTILSHOMMES, TÉLIGNY, COLIGNY, ALBERT, DE BLONDI.

(Deux domestiques soutiennent Coligny et le placent dans un grand fauteuil.)

TOUS.

Eh bien! monseigneur?

COLIGNY.

Eh bien! messieurs, je suis, grace à Dieu, hors de danger; mais ce qui rouvre, ce qui envenime mes blessures,

c'est d'apprendre tout ce que font les protestants pour appeler sur leurs têtes les malheurs qu'ils redoutent.

ALBERT.

Quoi, monseigneur ?

COLIGNY.

Ils tiennent d'indignes propos contre la famille royale ; ils lui prêtent de criminelles intentions ; ils sèment partout la défiance ; ils se sont même portés à de coupables excès dans deux temples catholiques ; ils ont lacéré ou abattu plusieurs images de ce culte. C'est ainsi qu'on provoque les réactions.

ALBERT.

Et n'est-ce point aussi une idolâtrie que cette adoration des images ?

COLIGNY.

Lorsqu'on ne vous l'impose point, qu'avez-vous à vous plaindre ? Si nous voulons qu'on respecte notre culte, respectons celui des autres.

DE BLONDI.

Je ne suis pas suspect de prédilection dans deux choses indifférentes ; mais quel mal en effet à contempler les traits charmants de la Samaritaine, les larmes touchantes des beaux yeux de Madeleine et la suave candeur du visage de la Vierge ? Je connais les trois femmes qui ont servi de modèle à ces trois tableaux ; l'une d'elles même a été ma maîtresse, c'est la Madeleine, et il n'est personne ici qui ne se prosternât devant les trois originaux. Et que sont-ils pourtant autre chose que des images ? Qu'est-ce que la femme, sinon la plus belle image de Dieu, quand elle est belle ? Quel est le gentilhomme protestant assez peu galant, messieurs, pour ne se point déclarer un grand idolâtre ? Pour moi, je l'avoue, c'est le charme, c'est la beauté des femmes qui m'a fait croire en Dieu ; c'est la sottise, c'est la méchanceté des hommes qui m'a fait croire au diable.

COLIGNY.

Les circonstances sont graves, et c'est vous, messieurs, qui les faites ce qu'elles sont.

ALBERT.

Si graves, monseigneur, qu'à votre place je n'hésiterais pas à quitter Paris, à me rendre près de nos amis de La Rochelle.

COLIGNY.

Ce serait rompre avec la cour, et je n'en veux rien faire, et toute l'exagération de vos craintes ne parviendra pas à me faire changer de résolution.

ALBERT.

Monseigneur, la sûreté de votre personne...

COLIGNY.

N'est point en ma puissance. Quand on entreprend quelque grande chose, il faut compter sur la vie ou ne s'en point mêler. Je vous recommande, messieurs, la prudence, la discrétion. Le roi m'a donné sa parole; il a la mienne. Cela doit nous rassurer sur la continuation de la paix intérieure.

UN PAGE.

Le roi et la reine-mère!

COLIGNY.

Vous voyez la bonté du prince, messieurs: c'est la seconde visite dont il m'honore depuis deux jours. Déféiez-vous encore, si vous l'osez.

ALBERT, *à part.*

Anna doit être avec la reine; il faut absolument que je lui parle.

SCENE III.

DAMES, SEIGNEURS, ANNA, CATHERINE, COLIGNY,
LE ROI, TÉLIGNY, ALBERT, DE BLONDI.

(L'entrée du roi est précédée de celle de plusieurs gentilshommes. L'entrée par le fond.)

COLIGNY, *voulant se lever.*

Sire...

LE ROI, *s'empressant.*

Restez assis, mon père, restez assis. Par la mordieu! il y aurait cruauté à exiger de vous hommage dans l'état où vous êtes.

CATHERINE.

Restez, amiral, vous avez besoin de repos.

COLIGNY.

Il est vrai, madame. Et croiriez-vous pourtant qu'il est

d'imprudents amis qui me voudraient mettre martel en tête à propos de ceci ?

LE ROI, *se retournant vers les seigneurs protestants.*

Que ceux-là, mon père, ne comptent passur notre amitié.

COLIGNY.

Ils ne sont pas ici.

LE ROI.

Et que font-ils, que disent-ils pour troubler le repos de notre digne amiral ?

COLIGNY.

Ils disent, sire, que mes blessures sont plus graves qu'il n'y paraît d'abord.

CATHERINE.

Est-ce que le mal aurait empiré, monsieur de Coligny ?

COLIGNY.

Non, madame, au contraire ; et j'espère, Dieu aidant, ne pas mourir de cette fois.

LE ROI.

Que signifient donc les paroles de vos amis ?

COLIGNY.

Que l'arquebusade de l'assassin est un signal de mort pour tous les amis de la réforme ; que lorsqu'on veut tuer le corps, on frappe la tête, et que la tête, sire, c'est moi.

LE ROI.

Par le sangdieu ! ce sont en effet là de bien étranges paroles.

COLIGNY.

Si je les écoutais, je quitterais la cour, je m'éloignerais de la capitale pour me dérober à de nouveaux attentats.

LE ROI.

Et qu'en pensez-vous, mon père ?

COLIGNY.

Sire, je reste.

CATHERINE.

Et vous faites bien, monsieur l'amiral, d'autant mieux que nous ne vous laisserions point partir. Nous tenons à vous avoir près de nous.

LE ROI.

Et vous, monsieur Albert ?

ALBERT.

Sire, je pars demain.

LE ROI.

Oui, mais c'est par notre ordre. Et si nous vous laissions le choix de demeurer ou de partir ?...

ALBERT.

Sire, je resterais...

LE ROI.

A la bonne heure.

ALBERT.

Pour défendre monsieur l'amiral.

DE BLONDI, *à part.*

L'imprudent !

LE ROI, *debout.*

Le défendre ? contre qui ?

ALBERT.

Sire, contre des grands ambitieux et des grands abusés.

CATHERINE.

Et qui sont, monsieur le capitaine, ces grands ambitieux ?

ALBERT.

Ceux, madame, qui excitent le peuple à s'armer contre nous ; ceux qu'on voit, depuis l'assassinat de l'amiral, semant l'agitation dans la capitale ; ceux par qui, sur les places publiques, se forment ces groupes menaçants d'où s'élèvent de sourdes clameurs qui peuvent bientôt finir par les bruyants éclats des arquebuses.

LE ROI.

Nous voulons bien, monsieur, attribuer l'excès de vos craintes à votre dévouement pour monsieur l'amiral ; mais nous pourriez-vous dire qui sont les grands abusés ?

ALBERT.

Ceux qui, placés trop haut pour avoir encore quelque chose à prétendre, veulent conserver ce qu'ils ont par d'indignes moyens ; ceux qui, ouvrant l'oreille à de perfides insinuations, se précipitent eux-mêmes en voulant précipiter les autres.

CATHERINE.

Mon ami !

DE BLONDI, *à part.*

La reine dit : Mon ami ! elle est furieuse.

LE ROI, *à Albert.*

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous. Pour dissiper vos craintes ridicules et celles des autres, je veux donner à monsieur l'amiral une garde qui protégera son logis, s'il y avait lieu. Elle sera commandée par le capitaine Cosseins.

ALBERT, *à part.*

Un ennemi juré de l'amiral !

LE ROI.

De plus, mon père, je vous permets de dresser une liste des protestants les plus attachés à votre personne et de les appeler auprès de vous.

COLIGNY.

Eh bien ! messieurs, vous l'entendez ; ces paroles de sa majesté sont bien rassurantes et ne laisseront plus de place à d'injurieus soupçons.

LE ROI.

Croyez, mon père, que si les blessures sont pour vous, la douleur est pour moi.

COLIGNY.

Sire, je voudrais vous remercier en particulier de toutes vos bontés.

LE ROI.

Retirez-vous, messieurs. (*à Albert qui est sur le point d'aborder Anna.*) Avec mes capitaines, monsieur Albert, avec mes capitaines !

COLIGNY, *voyant que la reine reste.*

Sire, en particulier.

LE ROI.

Vous pouvez me parler devant ma mère.

(La reine se place à la gauche du roi.)

SCENE IV.

COLIGNY, LE ROI, CATHERINE.

LE ROI.

Nous vous écoutons.

COLIGNY.

Sire, ces craintes que je dissimule devant ces fidèles amis, de peur de les aggraver, je les partage.

LE ROI.

Quoi! mon père...

COLIGNY.

Et ce n'est pas pour moi que je crains, sire, c'est pour la France, c'est pour le roi.

LE ROI.

Pour le roi? que voulez-vous dire?

COLIGNY.

Sire, votre majesté permet-elle à un vieux soldat de lui parler avec une entière franchise?

LE ROI.

Parlez, mon père, parlez.

COLIGNY.

Sire, le duc de Guise est mon assassin!

LE ROI.

Donnez-nous les preuves, mon père, et à l'instant...

COLIGNY.

Si le roi ne les découvre pas, il faut désespérer de les fournir.

CATHERINE.

Si nous les découvrons, vous demandez justice? N'est-ce point là ce que vous réclamez?

COLIGNY.

Non, madame; et à qui la demanderais-je?

LE ROI.

A qui? et le roi!

COLIGNY.

Monsieur de Guise est bien puissant!

LE ROI.

Plus puissant que nous, voulez-vous dire?

COLIGNY.

Sire, la maison de Lorraine renversera la maison de Valois, si vous n'y prenez garde.

LE ROI, *furieux*.

Par le sangdieu! ce ne sera pas du moins sous notre règne!

COLIGNY.

Monsieur de Guise trouvera le moyen de l'abréger.

LE ROI.

Et qui vous a pu dire ces choses, mon père?

COLIGNY, *montrant ses deux blessures*.

Regardez, sire!... Et puis entendez ce peuple qu'il courtise, exaltant l'ardeur de son catholicisme auprès de la tiédeur du vôtre. Voyez monsieur de Guise insinuant à loisir dans ces esprits fanatiques que, s'il avait la suprême puissance, les catholiques seuls recevraient les faveurs; vous accusant sourdement, comme d'une hérésie, de quelque justice rendue, de quelque répit accordé aux protestants; et ensuite, quand il a soufflé l'impatience et la haine dans les cœurs de la multitude, venant dire à votre majesté que le peuple désire, que le peuple demande l'extermination de la réforme. Il accapare le peuple, sire, et quand vous n'en aurez plus pour vous, quand vous serez un roi sans peuple, vous ne serez plus roi!

LE ROI, *hors de lui*.

Vous l'entendez, ma mère, monsieur de Guise! monsieur de Guise!

CATHERINE, *froidement*.

Et où voyez-vous, monsieur l'amiral, que les cœurs de nos sujets se soient si fort éloignés de nous pour se rapprocher de monsieur de Guise? Où voyez-vous un autre maître et seigneur que le roi Charles IX? Vous vous plaignez que sa majesté cède aux perfides conseils des Guise contre les protestants? Dites-nous alors comment il se fait que nous vous ayons appelé près de nous, que nous ayons envoyé partout des commissaires chargés de faire exécuter à la rigueur le traité de pacification entre les catholiques et les protestants?

COLIGNY.

Il est vrai, madame; mais, parmi ces commissaires, il en est qui m'ont condamné à être pendu, et qui ont proposé de l'or à celui qui vous apporterait ma tête.

CATHERINE.

Eh bien! monsieur l'amiral, le roi en enverra d'autres qui ne vous seront point suspects.

COLIGNY.

Et si monsieur de Guise se plaint?

CATHERINE.

Et si le roi dit: Je le veux?

COLIGNY.

Dans ce cas, comme dans bien d'autres, si le roi de France dit: Je le veux, la France est sauvée.

LE ROI.

Eh bien! je le dirai, mon père; je prouverai à tous, à tous, entendez-vous, que c'est moi, moi seul qui suis le roi... n'est-il pas vrai, ma mère?

COLIGNY.

Eh bien! sire, voulez-vous aujourd'hui donner à la France un solide garant de votre intention de conserver la paix et la concorde parmi vos sujets?

LE ROI.

Que demandez-vous?

COLIGNY.

Portez à l'étranger cette fièvre intérieure qui dévore votre royaume; que toutes les divisions particulières, que toutes les haines intestines s'effacent dans un commun amour de la gloire et de la patrie. Qu'il n'y ait plus dans l'armée qu'un seul drapeau; marchons en Flandre, sire; battez l'Espagnol et vous aurez vaincu monsieur de Guise!

CATHERINE, *bas au roi.*

Il dit que Guise a pour lui le peuple. Il voudrait avoir pour lui l'armée.

LE ROI.

Nous avons lu, mon père, le mémoire que vous nous avez donné à ce sujet; mais je ne trouve, parmi mes généraux, aucun homme digne de ce commandement.

CATHERINE.

Le maréchal de Cossé est trop avare.

LE ROI.

Monsieur de Tavanes est trop ambitieux.

CATHERINE.

Monsieur de Montmorency n'est occupé que de la chasse.

LE ROI.

Et monsieur de Scépaux est usé par la bonne chère.

CATHERINE.

Quant à vous, monsieur l'amiral, vous avez combattu dans les rangs des réformés, et la majorité de l'armée ne consentirait pas... et d'ailleurs vos blessures...

COLIGNY.

Un général, madame, n'est jamais dangereusement blessé qu'à la tête. Du reste, je n'avais songé ni à ces messieurs ni à moi.

LE ROI.

A qui donc?

COLIGNY.

Au roi de France.

LE ROI.

Bien, mon père, très bien, vous êtes notre ami.

CATHERINE, *à part.*Rompons ce dangereux entretien. (*haut.*) Monsieur de Coligny, dans l'état où vous êtes, causer longuement vous fatigue. Nous reparlerons de tout cela, quand vous serez remis.

COLIGNY.

Encore un mot.

CATHERINE, *debout.*Nous ne le souffrirons pas. (*à un page.*) Page ! les gens de monsieur l'amiral (*Les gens paraissent.*) Allez vous reposer, monsieur, vous en avez besoin.

COLIGNY.

Sire, madame...

LE ROI.

Dieu vous garde, mon père !

COLIGNY, *gémissant.*

Et Dieu garde la France !

(On emmène Coligny.)

SCENE V.

LE ROI, CATHERINE.

LE ROI.

Il a raison, ma mère, il a raison, monsieur l'amiral !

CATHERINE, *à part.*

Il m'échappe.

LE ROI.

Une guerre contre l'Espagne...

CATHERINE.

Serait une guerre contre les catholiques, et voilà ce qui explique les instances de l'insidieux amiral.

LE ROI.

Une guerre où je commanderais !

CATHERINE.

Et que dirait Sa Sainteté ?

LE ROI.

Vous craignez...

CATHERINE, *à part.*Il revient à moi. (*haut.*) Sa Sainteté lancerait l'anathème sur vos armes, et une funeste prédiction ne tarderait pas à s'accomplir.

LE ROI.

On a prédit...

CATHERINE.

Que votre règne serait malheureux, si vous entrepreniez la guerre au dehors.

LE ROI.

Et que disait la prédiction de la guerre à l'intérieur ?

CATHERINE.

Qu'on pouvait la terminer d'un seul coup, de manière à l'empêcher de renaître.

LE ROI.

Encore monsieur de Guise ! Il faudrait donc toujours suivre sa volonté ?

CATHERINE.

Qui vous empêche de le devancer ?

LE ROI.

Et comment ?

CATHERINE.

En allant plus vite que lui.

LE ROI.

Vous revenez sur cet horrible projet ? Quoi ! cette nuit même ; si tôt, ma mère ?

CATHERINE.

Aimez-vous mieux être prévenu par Guise ou par Coligny ?

LE ROI.

Coligny ?

CATHERINE.

A l'imprudente amertume de son langage, à la manifeste irritation de ses partisans, n'avez-vous point compris, mon fils, qu'ils vous frapperont si vous ne les frappez ?

LE ROI, *regardant fixement la chambre de Coligny.*

Ils paraissent, en effet, avoir plus que des soupçons, ma mère.

CATHERINE.

Il faut les rassurer encore quelques heures.

LE ROI.

Vous le voyez, je fais ce que vous voulez. J'ai promis une garde à Coligny.

CATHERINE.

Il faut la lui donner.

LE ROI.

Je ferai plus encore : je vais trouver l'amiral et mes dernières paroles calmeront toutes ses inquiétudes et celles des siens.

CATHERINE.

Promettez-lui la guerre de Flandre.

LE ROI.

Lui promettre ?

CATHERINE.

Promettez tout, mon fils... cela n'engage à rien.

LE ROI.

J'y vais, j'y vais, ma mère.

(Il entre chez Coligny, à gauche.)

SCENE VI.

CATHERINE, seule.

Que monsieur de Guise en aurait bientôt fini avec un pareil roi, si je n'étais sa mère ! Toujours incertain, passant de l'exaltation à l'abattement, de la fermeté à la faiblesse ; c'est ainsi que je me le suis fait ! Je ne le voulais pourtant que soumis ; il est irrésolu. Lui, le roi, Guise, Coligny, Rome, Madrid, se croisant, se heurtant, et qu'il faut maîtriser !... Quelquefois tout cela me pèse ; la fatigue en est grande ; mais point d'issue ; il faut tout garder. Quand je sens dans ma tête mes tumultueuses pensées impatientes de sortir, poussées par la colère, il faut les refouler de peur de me trahir ! Ah ! briser, briser ses ennemis sans se contraindre, avec fureur, avec des cris, c'est un bonheur d'élu ; mais les plier, les plier avec effort et sans bruit jusqu'à terre, et puis, quand ils sont là, les pousser du pied, sourdement, dans la tombe, c'est un tourment d'enfer !... A cette nuit pour me soulager !... Que le roi le veuille ou ne le veuille point, le conseil s'assemble ; je sais la décision. Périssent la réforme ! Guise le veut et Catherine aussi. Et toi, Guise ; voici ta part. Un mot à cet homme, instrument de mes vengeances. (*Elle écrit.*)

« A onze heures, ce soir, quelqu'un viendra vous prendre
 « et vous conduira, les yeux bandés, dans un cabinet où
 « vous attendrez la dame au masque de velours. » Lui seul voit la pensée cachée sous ces bizarres caractères... Page ? (*au page.*) Dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, ce papier et cette bourse à l'homme que vous trouverez à genoux, près de la chapelle Notre-Dame, sans lui rien dire. (*Le page sort.*) Chaque jour, à cette heure, c'est là qu'il attend mes ordres. Voilà déjà bien long-temps qu'il n'en recevait pas... Mais mon fils tarde bien à revenir...

SCENE VII.

CATHERINE, ANNA.

ANNA, *à part.*La reine est seule? (*haut.*) Ah! madame, madame...

CATHERINE.

C'est vous, Anna; et toujours, sans doute, la même prière?

ANNA.

C'est la première, madame, que votre majesté n'ait point exaucée.

CATHERINE.

Voilà pourquoi, ingrate, nous ne pouvons nous rendre raison de votre brusque ennui de la cour.

ANNA.

Je ne m'ennuie point, madame; mais j'aurais besoin d'un peu de repos, d'un peu de solitude.

CATHERINE, *souriant malignement.*

Solitude absolue, ma chère Anna?

ANNA, *embarrassée.*

Madame...

CATHERINE.

Le sacrifice est grand de nous passer de vous; il serait impossible, si c'était pour long-temps. Nous vous donnons quelques jours, pour ne pas perdre la réputation de bonté que nous nous sommes faite et pour vous guérir de votre soudaine langueur.

ANNA.

Oh! madame, que je vous remercie!

CATHERINE.

Je vous rends donc, Anna, un important service?

ANNA.

Tout ce qui vient de vous, madame, est d'un grand prix.

CATHERINE.

Allons, voilà qui est dit: Rétablissez-vous en votre hôtel, et puis revenez dans le nôtre.

ANNA.

Le plus tôt que je pourrai

CATHERINE, *à part.*

Le roi ne revient pas ! Est-ce que l'adroit amiral... Allons veiller sur lui. (*haut.*) Au revoir, Anna ; dans vos dévotions solitaires, n'oubliez pas la reine.

SCENE VIII.

ANNA, *seule.*

Sa majesté me raille. Elle se doute du motif, peut-être ; mais qu'importe ! je le verrai ce soir, mon Albert, je suis heureuse. Un mot pour le prévenir. (*Elle écrit au crayon sur un calepin.*) « Je suis libre ; je t'attends à minuit, chez moi. » (*Elle détache le feuillet, le plie, le met dans son sein et dit :*) J'entends du bruit ! mêlons-nous à la foule, et profitons, en sortant, d'un moment favorable pour glisser ce billet à Albert.

(Elle entre à droite.)

SCENE IX.

VICTOR, ALBERT, *du fond.*

VICTOR.

Enfin je vous trouve seul ; le roi va sortir ; ne perdons pas le temps en vaines paroles.

ALBERT, *sérieux.*

Mon frère...

VICTOR.

Plus de fraternité entre nous ; vous êtes protestant, je suis catholique ; un abîme nous sépare. Le préjugé du sang est vaincu.

ALBERT.

Oh ! si j'ai dit : *Mon frère*, n'imputez point ce terme à un retour d'amitié. L'habitude l'a placé dans ma bouche ; mais mon cœur ne lui a point donné d'autre sens que celui d'une indifférente dénomination.

VICTOR.

Je suis de garde au palais toute la nuit.

ALBERT.

Moi jusqu'à onze heures.

VICTOR.

A quelle heure votre départ, demain ?

ALBERT.

Après le point du jour.

VICTOR.

Au point du jour donc j'irai vous trouver à la porte de la ville.

ALBERT.

Quels témoins ?

VICTOR.

Inutiles.

ALBERT.

Je m'en rapporte à votre loyauté.

VICTOR.

Moi à la vôtre.

ALBERT.

Combat à mort ?

VICTOR.

A mort.

ALBERT.

Au nom de mon père.

VICTOR.

Au nom de la sainte Église.

ALBERT.

Voici le roi ! Votre parole ?

VICTOR.

Je vous la donne. Et la vôtre ?

ALBERT.

Vous l'avez.

SCENE X.

LE ROI, CATHERINE, DE BLONDI, VICTOR, ALBERT, ANNA, DAMES ET GENTILSHOMMES.

(Le roi et la reine sortent de chez Coligny, à gauche. Les seigneurs viennent du fond et se rangent sur le passage du roi qui se retire.)

LE ROI, *à la chambre de Coligny.*

Adieu, mon père.

CATHERINE, *à part.*

Il était temps que j'intervinsse dans l'entretien.

LE ROI, *à sa suite.*

Allons, messieurs.

(Tandis que tout le monde sort.)

VICTOR, *bas à Albert.*

A demain.

ALBERT, *bas et sombre.*

A demain.

ANNA, *qui s'est glissée à la gauche d'Albert, lui remettant son billet, tout bas.*

A ce soir.

ALBERT, *bas et épanoui.*

A ce soir !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Au Louvre, grande salle. Fauteuil du roi, sièges, table à gauche, table à droite; trois portes au fond; portes latérales à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, DE BLONDI, UN GARDE A LA PORTE DU FOND.

(Le roi est accoudé sur la table et fait face au public. De Blondi est à l'autre extrémité de la table et tient des tablettes. Le roi est sombre et agité. Il se lève et se rassied.)

DE BLONDI.

Sire, vous ne poétisez pas ce soir avec votre facilité ordinaire. Vous êtes inquiet, agité.

LE ROI.

Oui, agité... Quelle heure est-il?

DE BLONDI.

Je ne sais jamais l'heure.

LE ROI.

C'est le privilège des heureux.

DE BLONDI, *au garde.*

Quelle heure est-il?

LE GARDE.

Bientôt dix heures.

DE BLONDI.

Bientôt dix heures, sire.

LE ROI.

Le conseil s'assemble à dix heures et demie; et j'ai voulu.

passer le temps jusque là avec toi pour me distraire. Je n'y puis parvenir.

DE BLONDI.

On va donc discuter des choses bien graves ?

LE ROI.

Oh ! oui, bien graves !... Mais que t'importe à toi ?

DE BLONDI.

Voyez pourtant si, dans le dernier conseil où vous avez bien voulu m'admettre, mes lumières ont été inutiles à votre majesté.

LE ROI.

Oh ! mais dans celui de ce soir... (*Il se lève.*) Tu dis que tu n'es pas content de ces vers pour Anna ?

DE BLONDI.

Non, sire. Vous parlez de ses charmes avec une exagération...

LE ROI, *toujours préoccupé.*

Eh bien ! supposons qu'elle ne soit pas aussi belle qu'elle me le paraît ; une femme est toujours flattée qu'on lui dise qu'elle est belle.

DE BLONDI.

Une femme est si habituée à ces sortes de compliments ! Non, voyez-vous, sire, une femme qui est jolie, qui le sait, et elle le sait toujours, aime mieux qu'on vante son esprit que sa beauté.

LE ROI.

Tu crois ?

DE BLONDI.

Oui, sire, surtout lorsqu'elle n'a point d'esprit, et à ce titre Anna...

LE ROI.

Vous lui refusez de l'esprit ?

DE BLONDI.

Ce n'est pas moi, sire ; c'est tout le monde.

LE ROI, *à part, laissant tomber les tablettes.*

Où s'arrêteront ces massacres !

DE BLONDI, *à part.*

Je n'ai jamais vu le roi si sombre !

LE ROI.

Laissons, mon ami, laissons ces vers ; tu les reverras, tu me les remettras... Je n'ai point la tête à la poésie dans ce moment. (*Après un silence.*) De Blondi ?

DE BLONDI.

Sire ?

LE ROI.

Que ferais-tu, si tu étais roi ?

DE BLONDI.

Sire, je m'ennuierais beaucoup, apparemment.

LE ROI.

Tu as raison. Et que ferais-tu pour dissiper tes ennuis ?

DE BLONDI.

Une chose fort simple : je ne voudrais plus être roi.

LE ROI.

Triste condition !... Suppose-toi un moment à la place d'un souverain... d'un empereur romain, et que tes courtisans te poussent à... à incendier Rome.

DE BLONDI.

Je mettrais, dans ce cas, le feu à mes courtisans.

LE ROI.

A massacrer les... les chrétiens.

DE BLONDI.

Je ferais pendre mes conseillers.

LE ROI.

Et lorsque ces conseillers sont puissants ?...

DE BLONDI.

Est-ce que votre majesté...

LE ROI.

Non, je parle des rois en général.

DE BLONDI.

En ce cas, sire, je prendrais mon épée ; j'appellerais autour de moi les honnêtes Romains de mon empire ; je proclamerais la violence qu'on me veut faire, et je combattrais avec eux contre les perfides pour la cause de la justice et de l'humanité.

LE ROI, *à part.*

Oui, oui, j'aurais besoin d'un homme comme lui dans mon conseil.

DE BLONDI.

Mais à quel propos, sire...

LE ROI.

Ce matin je lisais la Vie des empereurs... Penses-tu que Néron fut bien coupable ?

DE BLONDI.

Il faisait de beaux vers comme vous, sire ; mais malheur au prince qui a plus que cela de commun avec lui !

LE ROI.

Et si on l'avait calomnié ?

DE BLONDI.

La postérité peut se tromper sur un acte, sire ; mais sur le caractère de toute une vie, jamais.

LE ROI.

Tu penses donc...

DE BLONDI.

Comme la postérité au sujet de ce prince. Chaque siècle transmet au suivant l'horreur qu'inspire sa mémoire ; il traversera les générations, jusqu'à la dernière, chargé des malédictions des hommes, et Dieu, au jour du jugement suprême, confirmera sans doute les arrêts de l'humanité.

LE ROI, *à part, très agité.*

Si tous me parlaient ainsi !

DE BLONDI.

Sire, d'où vient cette tristesse ?

LE ROI, *très agité, se promène.*

Il me tarde que le jour ait paru... je voudrais être à la chasse, dans les bois, loin d'ici... je suis mal à mon aise dans les murs d'un palais... J'aime un vaste horizon, les accidents variés de la nature... De Blondi, les maisons sont les tombeaux des vivants... j'étouffe ici... la nuit me pèse... horrible nuit ! (*Il s'agite.*)

DE BLONDI.

Sire...

LE ROI, *très impatient.*

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi. (*De Blondi se retire lentement. Un page traverse la scène.*) Où allez-vous, page ?

LE PAGE.

Sire, je vais prévenir Anna que sa litière l'attend.

LE ROI.

Sa litière, à cette heure ? Où va-t-elle ?

LE PAGE.

Chez elle, sire; la reine l'a permis.

LE ROI, à *de Blondi qui s'est retourné.*

Laissez-moi. (*au page.*) Allez prévenir Anna.

(*Le page sort par la gauche.*)

DE BLONDI.

Les rois, en général, sont de singuliers hommes !

SCENE II.

LE ROI, *seul.*

Elle veut quitter la cour ! c'est moi qu'elle fuit ! malédiction ! A quoi sert donc la suprême puissance, si l'on fait quelquefois des vœux inaccomplis ?.. C'est un rendez-vous donné au capitaine... si je le croyais !.. Un protestant, un de mes sujets, oser me disputer le cœur d'une femme !... par la vraie croix, monsieur le capitaine, à vous et aux vôtres il en adviendra mal d'irriter le roi Charles !

SCENE III.

ANNA, LE ROI, LE PAGE.

LE ROI, *au page.*

Dites à Albert que j'ai à lui parler. (*Le page sort.*) Vous voulez donc quitter notre cour, belle Anna ?

ANNA.

Sire, la reine...

LE ROI.

Et le roi, madame, le roi n'est-il compté pour rien ! Certes, madame, vous êtes la première que nos hommages n'aient pu enchaîner à a cour.

ANNA.

Je ne la quitte que pour quelques jours, sire, trop heureuse de revenir bientôt témoigner à votre majesté et à la reine tout ma reconnaissance de vos bontés.

LE ROI.

Votre reconnaissance? Et pensez-vous qu'un froid respect suffise au roi qui vous aime, madame?

ANNA.

Epargnez-moi, sire.

LE ROI.

Vous offensé-je en vous aimant?

ANNA

Non pas moi, sire ; mais tant d'autres femmes plus dignes que moi, par leur esprit et par leurs graces, d'attirer sur elles l'attention de votre majesté.

LE ROI.

Et si le roi ne voit que vous, n'aime que vous, madame? si son cœur a besoin de votre amour? s'il vous dit qu'il est prêt à le payer de l'accomplissement de tous vos désirs et de toute l'ambition de vos rêves?

ANNA.

Je ne désire rien, sire.

LE ROI.

Et si le roi vous dit que d'un seul mot il peut anéantir un téméraire rival!

ANNA, *troublée.*

Ah! sire, je resterai, oui, je resterai à la cour.

LE ROI.

Non, madame, non. Il ne sera pas dit que j'aurai contrarié un seul de vos souhaits, quoique vous repoussiez le plus ardent des miens.

SCENE IV.

ANNA, LE ROI, ALBERT.

ALBERT.

Sire, je me rends à vos ordres.

LE ROI.

Je vous défends, monsieur, de quitter le Louvre sans notre bon plaisir.

ALBERT.

Sire, mon service de ce jour auprès de votre majesté finit dans un quart-d'heure et...

LE ROI.

Je vous défends, monsieur, de quitter le Louvre avant le point du jour, avant l'heure de votre départ pour Orléans. (*à un capitaine.*) Capitaine, transmettez cet ordre à tous les postes du château.

ANNA.

Sire, je ne quitterai point la cour.

LE ROI.

Je vous permets d'aller en votre hôtel.

ANNA.

Ah! sire...

LE ROI, *sévère.*

Je le veux.

(*Anna sort par le fond; le roi aussi. L'un disparaît à gauche, l'autre à droite.*)

SCÈNE V.

ALBERT, puis DE BLONDI.

ALBERT.

Il le veut, il l'ordonne! La parole de Dieu dans la bouche d'un homme!... Anna, je ne la verrai pas! je suis gardé à vue, et demain, demain, des satellites du tyran surveilleront mon départ... Cette inflexible sentinelle avec son arquebuse... me prendre corps à corps avec elle?... il faudrait trente fois renouveler la lutte avant de sortir du château... plus d'espoir!

DE BLONDI, *arrivant derrière lui, à son insu.*

Il y en a toujours.

ALBERT.

Mon ami!

DE BLONDI.

Silence! l'arquebusier nous observe. (*Ils s'éloignent de lui.*)

ALBERT.

Je suis prisonnier.

DE BLONDI.

Je le sais, Anna m'a tout dit en passant.

ALBERT.

Je n'ai plus qu'à mourir, et mon épée...

DE BLONDI.

Est une folle qu'il faut laisser dans son gîte.

ALBERT.

Mais je pars demain ; mais je n'ai que ce soir pour faire mes adieux à Anna.

DE BLONDI.

Voilà justement pourquoi, au lieu de mourir, il faut la voir cette nuit.

ALBERT.

Et le puis-je ! un soldat à cette porte ; des sentinelles françaises au bout du corridor, après la salle des gardes ; des sentinelles suisses à l'extrémité de ce couloir.

DE BLONDI.

L'unique difficulté est d'échapper à ce soldat auquel le roi t'a signalé.

ALBERT.

Comment le corrompre ?

DE BLONDI.

Il n'y faut pas songer.

ALBERT.

Alors donc...

DE BLONDI.

Il faut le tromper.

ALBERT.

Et comment !

DE BLONDI.

Non pas en lui donnant des soupçons par l'agitation de ton allure.

ALBERT, *se contenant.*

Je suis calme.

DE BLONDI, *lui donnant un papier.*

Voici ma carte de passe.

ALBERT.

Mais eet arquebusier...

DE BLONDI.

Ce n'est pas pour lui. Voici mon chapeau.

ALBERT.

Oh ! mon ami.

DE BLONDI.

Silence ! voici mon manteau.

(Tout cela se passe derrière le fauteuil du roi près duquel, en entrant, de Blondi a déposé son chapeau et son manteau.)

ALBERT.

Tu peux compter...

DE BLONDI.

Des amis ne comptent pas. Maintenant, prends, si tu peux, l'étourderie de mes manières.

ALBERT.

C'est difficile.

DE BLONDI.

Tu me vantes ; mais il le faut.

ALBERT.

Je tâcherai.

DE BLONDI, *rapidement.*

Bien enveloppé de ce manteau, descends au guichet du Louvre ; il n'y a là qu'une sentinelle ; présente-lui hardiment cette carte et... Alerte ! on vient.

ALBERT.

Adieu.

(Il sort par une porte latérale à droite.)

DE BLONDI.

Bonne chance !

UN OFFICIER, *annonçant.*

Le roi et son conseil.

SCÈNE VI.

DE BLONDI, GUISE, PLUSIEURS SEIGNEURS, LE ROI, CATHERINE, LE COMTE DE RETZ, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE COMTE DE RETZ, *à un capitaine.*

Capitaine, transportez les sentinelles aux extrémités des issues et ne laissez arriver personne jusqu'à cette salle.

(Toutes les portes sont fermées.)

LE ROI, *à part.*

Pas un seul qui défende les protestants ; tous contre eux !

CATHERINE.

Monsieur de Blondi, on joue sans vous dans la salle des gardes.

DE BLONDI.

Que je ne reste pas ici, madame? j'obéis.

LE ROI, *regardant de Blondi, est subitement frappé d'une idée.*

Restez, de Blondi.

CATHERINE.

Comment, sire?

LE COMTE DE RETZ.

Quoi! votre majesté...

LE ROI.

Restez, de Blondi.

LE DUC DE GUISE.

Mais que votre majesté songe...

LE ROI.

Restez, de Blondi! notre poète est de bon conseil.

LE DUC DE GUISE, *à part.*

Au fait, qu'importe?

LE ROI, *assis.*

(On s'assied.)

Asseyez-vous, messieurs... Parlez, monsieur de Guise.

LE DUC DE GUISE.

Sire, j'ai recueilli les suffrages des plus fidèles serviteurs de votre majesté: tous sont de mon avis.

LE ROI.

Tous?

LE DUC DE GUISE.

Tous, sire.

LE ROI.

Votre avis donc...

LE DUC DE GUISE.

Est de tirer le glaive et de ne le remettre au fourreau, que quand vos ennemis seront exterminés.

DE BLONDI, *à part.*

Est-ce un rêve!

LE DUC DE GUISE.

Si les blessures de l'amiral eussent été soudainement

mortelles, atterrés du coup qui les privait de leur chef, les protestants peut-être se seraient, pour un long temps au moins, résignés à l'inaction et au silence; mais Coligny blessé, et hors de danger pourtant, augmente tout à la fois l'irritation et l'audace de ses partisans qui n'attendaient d'ailleurs, pour éclater, qu'une occasion ou qu'un prétexte.

LE ROI.

Donc, jamais de repos!

LE DUC DE GUISE.

Eux aujourd'hui, sire, ou nous tous demain.

LE ROI.

Demain?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire; c'est le jour qu'ils attendent, et des gens assurés ont pénétré dans leurs secrets conciliabules, qui m'en ont rapporté toute la violence de leurs projets.

LE ROI.

Ils oseraient!...

LE DUC DE GUISE.

Ils oseront aller jusqu'à vous, sire.

LE ROI, *agité.*

Jusqu'à nous, demain! Que pensez-vous, ma mère?

CATHERINE.

Sire, qu'il n'est plus temps de feindre; qu'il vaut mieux frapper une bonne fois qu'avoir à frapper sans cesse; que les ménagements qu'on pourrait garder, les assurances de bonne amitié qu'on pourrait donner aux calvinistes, ne serviraient qu'à accroître leur confiance; qu'enfin, sire, en considérant les maux incalculables qui résulteraient pour la France de la faiblesse du roi, il y a aujourd'hui de l'humanité à être cruel, de la cruauté à être humain.

LE ROI, *au comte de Retz.*

Est-ce là votre avis, monsieur le comte?

LE COMTE DE RETZ.

Eh! voyez, sire, si leurs défaites multipliées les ont pu ramener à l'obéissance. Jarnac et Moncontour les ont-ils corrigés!

LE ROI, *après avoir consulté tacitement les autres seigneurs.*
De Blondi, nous voulons vous entendre.

DE BLONDI.

Sire, je n'oserais dire ici toute ma pensée.

LE ROI.

Dites-la, dites-la tout entière; parlez sans contrainte comme lorsque nous sommes seuls. Je le veux.

DE BLONDI.

Eh bien ! je vous dirai, sire, qu'à moins que je ne sois ici le jouet dont on s'amuse et sur lequel on veut éprouver les comiques effets d'une terreur sans objet, qu'à moins de cela, sire, la présence même de votre majesté aura grande peine à contenir l'horreur que m'inspire un dessein si barbare.

LE DUC DE GUISE.

Monsieur de Blondi, sire, n'a pas l'habitude de ces hautes questions politiques. Si cet acte de vigueur était solitaire et stérile comme le meurtre d'un homme, ce ne serait, à vrai dire, qu'une inutile atrocité; mais il s'agit ici de préparer la paix et le bien-être à venir de la France.

DE BLONDI.

Monsieur le duc, je ne reconnais à personne le droit de tuer les contemporains pour préparer le bonheur de ceux qui ne sont pas encore; je ne reconnais à personne le droit de tourmenter le présent pour assurer l'avenir.

CATHERINE.

Et le droit de se défendre contre qui vous attaque, monsieur, le droit de prévenir le bras qui veut vous frapper, ne le reconnaissez-vous pas au roi de France?

DE BLONDI.

Madame, le roi de France connaît mon dévouement à sa personne.

LE DUC DE GUISE.

Bornez-le, croyez-moi, à faire des chansons et des balades.

DE BLONDI, *à demi-voix.*

Monsieur le duc, sans le respect que je dois à leurs majestés !...

LE DUC DE GUISE.

Et sans la distance qui nous sépare...

DE BLONDI, à demi-voix.

Si monsieur le duc me faisait l'honneur de descendre jusqu'à moi, la distance ne serait plus que de deux épées.

LE ROI.

Messieurs !...

CATHERINE.

Faites sortir de Blondi.

LE DUC DE GUISE.

Des mots, de la poésie !

DE BLONDI.

Parce que je n'ai point la lâcheté d'un assassin, en voulez-vous conclure que je n'ai point le courage d'un gentilhomme ?

LE ROI.

Assassin !

DE BLONDI, avec résolution.

Oui, sire, c'est pour vous enlever le sceptre que des ambitieux veulent mettre un poignard dans vos mains.

LE ROI.

Ma mère !

DE BLONDI.

Repoussez leurs perfides conseils, et ne renoncez pas à l'honneur d'être roi de France pour vous faire chef d'un parti. Si vous êtes le père de votre peuple, et ce n'est qu'à ce titre que vous en êtes le roi, quelle plus grande calamité que ce massacre pensez-vous prévenir par ce massacre même ?

LE ROI.

Prévenir la guerre civile.

DE BLONDI.

Et c'est en l'excitant ! Souvenez-vous, sire, que ceux qui l'allument meurent avant de la voir s'éteindre ; car le sang appelle le sang, les massacres amènent les massacres ; les passions s'irritent, les têtes s'exaltent, le délire s'en empare, et au milieu de ce renversement de tous les principes, le mal finit par se faire aimer de tous. Ah ! sire, sire, partout où vous verrez éclater les discordes civiles, dites hardiment : Là est un prince maudit, là est un peuple maudit de Dieu !

(On se lève.)

CATHERINE.

Monsieur de Blondi, nous vous imposons silence.

DE BLONDI.

Alors, sire, vous n'entendrez plus la vérité.

LE ROI, *aux autres.*

Entre autres raisons, messieurs, qui s'opposent à la mesure que vous conseillez, la plus prépondérante est que la nuit avancée ne nous permet plus d'aviser aux préparatifs nécessaires pour l'exécuter avant le jour.

LE DUC DE GUISE.

Il serait maintenant difficile de contenir l'exaspération du peuple.

LE ROI.

Mais il aurait fallu prévenir les capitaines des quartiers, distribuer des postes.

LE DUC DE GUISE.

Sans doute, sire, et c'est ce qu'on a fait.

LE ROI, *étonné.*

On a donné des ordres ?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire.

LE ROI, *furieux.*

Par le sang dieu ! qui l'a osé, messieurs, avant de nous consulter ?

LE DUC DE GUISE.

Sire, mon dévouement à votre majesté, la confiance que m'accorde le peuple...

LE ROI, *ironiquement.*

Le peuple vous aime ?

LE DUC DE GUISE.

Les moments étaient chers. L'impatience des catholiques d'un côté, les sinistres desseins des protestants de l'autre, votre personne menacée...

LE ROI.

Et quelle heure aviez-vous choisie ?

LE DUC DE GUISE.

Minuit, sire, et le beffroi du Louvre donnerait le signal,

UN SEIGNEUR.

Le peuple compte sur le massacre.

LE COMTE DE RETZ.

La voix du peuple est la voix de Dieu.

DE BLONDI, *vivement.*

Excepté quand elle parle contre le peuple.

LE ROI.

Messieurs, messieurs; monsieur de Guise, c'est une grande audace que d'avoir devancé mes ordres... nous pouvons nous résigner à être haï, entendez-vous? mais à être méprisé, jamais!

CATHERINE.

Calmez-vous, sire.

LE ROI.

Je défends qu'on donne le signal, qu'on fasse les moindres dispositions sans mon aveu. Renforcez les postes et attendez mes ordres. (*Il les renvoie du geste.*)

DE BLONDI, *bas au roi.*

Sire, relisez l'histoire de Néron.

LE ROI.

Monsieur de Guise, monsieur de Guise, je suis très mécontent de vous. Sortez tous; laissez-moi. Restez, restez, ma mère.

SCENE VII.

LE ROI, CATHERINE.

LE ROI.

Eh bien! ma mère, monsieur de Guise ne dissimule plus ses desseins...

CATHERINE.

Tant mieux, mon fils; par-là il nous les fait connaître et nous fournit les moyens de les déjouer. Il n'y a d'adresse, mon fils, que celle qui reste ignorée; que ce soit la nôtre.

LE ROI.

Par Notre-Dame! il me prend envie de révoquer tous ces ordres à l'instant même, de prendre les protestants

sous ma protection et de prouver à cet insolent sujet que nous sommes toujours le maître.

CATHERINE, *à part.*

Il m'échappe encore ! (*haut.*) Défiez-vous, mon fils, des conseils de l'amour-propre irrité, et ne vous jetez point dans les hasards d'une colère sujette au repentir ! Charles, mon fils, il faut savoir haïr froidement pour savoir se venger en toute assurance. Le duc nous livre ses desseins ; cachons-lui les nôtres. Il agit presque au grand jour ; agissons dans l'ombre. Tout l'avantage est de notre côté.

LE ROI.

Mais, en admettant la nécessité de cet horrible massacre, ma mère, n'est-il pas à craindre, qu'une fois les protestants exterminés, monsieur de Guise, égarant le peuple qu'il flatte, ne tourne ses armes contre nous ?

CATHERINE.

Nous le mettrons dans l'impossibilité de le faire.

LE ROI.

Et comment ?

CATHERINE, *mystérieusement.*

Si vous rencontriez demain son cadavre au milieu des cadavres des protestants, que diriez-vous, mon fils ?

LE ROI, *souriant.*

Cela me ferait penser à vous, ma mère.

CATHERINE.

Poursuivez donc avec confiance la tâche que Dieu vous impose, et sachez frapper les impies sans colère, comme il sied aux princes qui sont l'image de Dieu.

LE ROI.

Vos discours me rendent le courage, ma bonne mère ; mais je ne veux point souffrir que mon autorité soit mécon nue, et je prétends, quoi qu'il en doive être, qu'on attende mes ordres.

CATHERINE.

Allez dans votre oratoire, mon fils, vous préparer par la prière au saint œuvre de cette nuit.

LE ROI.

J'y vais.

CATHERINE.

Une oraison à saint Barthélemy, mon fils.

(Le roi sort par la gauche.)

SCENE VIII.

CATHERINE, *seule.*

Il hésite toujours ; mais le comte de Retz achèvera sur son esprit ce que j'ai commencé, et demain, demain, s'il plaît à Dieu et à Notre-Dame, nos ennemis ne seront plus... Tous nos ennemis ; car si Guise vivait encore demain. (*Onze heures sonnent, la Reine compte les heures mentalement.*) Onze heures ! cet homme ne peut tarder à se rendre dans ce cabinet. (*à gauche.*) Maison de Lorraine, voici ta destinée. (*Elle applique sur son visage un masque à ressort qui laisse voir sa bouche. La petite porte du cabinet s'ouvre, et on voit un gentilhomme détachant le bandeau qu'un homme du peuple a sur les yeux. Catherine fait un signe de retraite au gentilhomme, et dit à l'homme du peuple :*) Approche.

SCENE IX.

L'HOMME, CATHERINE.

L'HOMME, *à part.*

Je crois que je suis dans un palais et je tremble toujours à la vue de ce masque.

CATHERINE, *toujours masquée.*

Tu es exact ; c'est bien.

L'HOMME.

Et ce n'est pas sans mérite.

CATHERINE.

Comment ?

L'HOMME

J'ignoré ce qui se prépare pour cette nuit ; mais les capitaines des quartiers ont rassemblé tous les bourgeois et les ont distribués dans les cours des différentes maisons, et c'est avec grand' peine que je suis parvenu à m'échapper.

CATHERINE.

On voulait te retenir ?

L'HOMME.

Il s'agit, disait-on, d'une importante affaire.

CATHERINE.

Tu n'aimes guère les protestants, n'est-il pas vrai ?

L'HOMME.

Je voudrais les voir tous en l'air ou en terre.

CATHERINE.

C'est bien. Tu les y verras.

L'HOMME.

Quoi ! madame, c'est donc pour cela...

CATHERINE.

Oui, cette nuit même.

L'HOMME.

J'offrirai un cierge d'une demi-pistole à saint Michel archange.

CATHERINE.

Il vaut encore mieux t'armer du glaive comme lui.

L'HOMME.

L'un n'empêche pas l'autre ; et, grace à vous, madame, je suis à même de pouvoir faire quelques offrandes aux saints, sans nuire à mon ménage. Vous êtes depuis trois ans, pour moi, Madame de Bon-Secours. J'étais dévoré par la misère, harcelé par les gens de loi ; vous m'avez donné de l'or ; vous m'avez dérobé à la poursuite de la justice, toutes les fois que je me suis compromis avec elle pour l'exécution de vos ordres secrets.

CATHERINE.

C'est bien. Tu es donc résolument l'ennemi des ennemis du roi !

L'HOMME.

Des hérétiques ? Ce sont tous des chiens... pardon, madame.

CATHERINE.

Oh ! je te pardonne bien volontiers ; mais crois-tu que le roi n'ait pas d'autres ennemis que les hérétiques ?.. aimes-tu le roi ?

L'HOMME.

Si je l'aime, madame ! Je vois trop bien que, dans tout ce que vous m'ordonnez, c'est des intérêts du roi qu'il s'agit. Hors de renier la sainte Eglise, madame, je ferai tout pour lui.

CATHERINE.

Tout?

L'HOMME.

Tout.

CATHERINE.

Et le duc de Guise, qu'en penses-tu?

L'HOMME.

Le duc de Guise, madame, dans mon petit savoir, est un ambitieux qui ne serait pas fâché de régner.

CATHERINE.

Tu penses donc que c'est un ennemi du roi?

L'HOMME.

Par la vraie croix ! madame, c'est peut-être le plus à craindre.

CATHERINE.

Je sais qu'il n'y a pas d'arquebusier au Louvre qui maine une arquebuse comme toi.

L'HOMME, *montrant un papier.*

A cent pas de distance, madame, je me fais fort d'envoyer une chevrotine dans ce papier que j'ai reçu de vous.

CATHERINE.

Et si, au milieu du tumulte de cette nuit, à la lueur vacillante des torches, tu voyais passer à cheval un homme...

L'HOMME.

Je comprends.

CATHERINE.

Serais-tu sûr...

L'HOMME.

Oui, madame, si je pouvais viser à mon aise.

CATHERINE.

Veux-tu essayer ton adresse?

L'HOMME.

Je veux ce que vous voulez.

CATHERINE.

Trente ducats.

L'HOMME.

J'essaierai.

CATHERINE.

Je compte sur ta discrétion, quoi qu'il arrive. (*à part.*)
Sachons s'il n'a pas quelque soupçon de mon rang.

L'HOMME.

Vos ordres seront exécutés.

CATHERINE.

Et qui t'a dit qu'ils se bornaient là?

L'HOMME.

Je reste et j'écoute.

CATHERINE.

Tout pour le roi, n'est-ce pas?

L'HOMME.

Tout, hormis de me faire paten.

CATHERINE.

Et si je te disais de tuer la reine-mère?

L'HOMME, *troublé.*

La reine-mère?

CATHERINE.

Oui.

L'HOMME.

Catherine de Médicis?

CATHERINE.

Oui, elle.

L'HOMME.

Madame...

CATHERINE.

Réponds : que ferais-tu?

L'HOMME, *regardant fixement le masque.*

Je n'obéirais pas.

CATHERINE.

N'as-tu pas cependant certain jour, sur la Sainte-Bible, et en engageant le salut de ton ame, juré d'exécuter tous les ordres de la dame au masque de velours?

L'HOMME.

Il est vrai; mais jamais je n'aurais pensé...

CATHERINE.

Il faut tuer la reine-mère.

L'HOMME, *à part.*

Me serais-je trompé !

CATHERINE.

Eh bien ?

L'HOMME.

Madame, vous jetez le trouble dans tous mes sens.

CATHERINE.

Tuer la reine ou mourir.

L'HOMME.

Ciel !

CATHERINE.

Ou mourir à l'instant.

L'HOMME, *se jetant à ses pieds.*

O majesté !..

CATHERINE, *découvrant son visage menaçant.*

Homme, tu me connaissais donc ?

L'HOMME, *écrasé.*

Qu'ai-je dit !.. Eh bien ! oui, reine, je vous connais depuis le jour, où, malgré la précaution de votre masque, vous m'apparûtes comme un ange consolateur.

CATHERINE.

Malheur, malheur à toi de connaître mon rang !

L'HOMME.

Ah ! croyez que jamais un seul mot...

CATHERINE.

Ne t'avais-je pas dit : Anathème, si tu devines la dame au masque de velours ?

L'HOMME.

Grace, madame.

CATHERINE.

Lorsque la pensée t'en est venue, insensé, pourquoi ne l'as-tu pas étouffée à sa naissance ?

L'HOMME.

Reine, je vous jure...

CATHERINE.

Si tu me réponds de ta veille, qui me répondra de ton sommeil, qui me répondra de tes rêves ?

L'HOMME.

Voyez pourtant, madame, si depuis trois ans, la moindre indiscretion...

CATHERINE.

Écoute, malheureux : le danger est grand pour toi de ne connaître la reine qu'à demi ; je compterai sur ton silence quand tu la connaîtras tout entière. Sais-tu, fragile instrument de mes vengeances, que je te puis briser comme un frêle roseau ? Sais-tu que tes pas sont observés par un autre homme observé lui-même par d'invisibles témoins, et qu'à l'instant même où tu manquerais à ta promesse, un fer ouvrirait ton cœur et celui où tu aurais déposé ton secret ! Sais-tu que mes soupçons donnent la mort à tout ce qu'ils atteignent, et que s'ils atteignaient jamais ta femme et tes enfants...

L'HOMME.

Puissante majesté !

CATHERINE.

Sais-tu bien que, pour confirmer le jugement de ceux qui le représentent sur la terre, Dieu précipite aux enfers les hommes condamnés par les rois !

L'HOMME.

Oui, je le sais.

CATHERINE.

Tu sais maintenant autre chose que le nom de Catherine de Médicis ?

L'HOMME.

Oui, madame.

CATHERINE, *terrible*.

Regarde-moi. Tu la connais tout entière, maintenant !

L'HOMME, *anéanti, s'accroupit*.

Oui, reine, oui, c'est Dieu qui parle par votre voix.

CATHERINE.

A la porte donc du Louvre par où tu vas sortir, je puis attendre cette nuit des nouvelles de Guise ?

L'HOMME.

Je vous en apporterai.

CATHERINE.

J'y compte.

L'HOMME.

Trente ducats ?

CATHERINE.

Cent !

L'HOMME.

Dieu me soit en aide ! je dirai sur mon arquebuse deux *Pater* et deux *Ave*.

CATHERINE.

Tache surtout que ton arquebuse soit bonne.

L'HOMME.

Après minuit, reine.

CATHERINE.

Après minuit. (*L'homme sort par la porte du cabinet.*) Et maintenant, que le comte de Retz achève de déterminer le roi.

SCENE X.

CATHERINE, LE COMTE DE RETZ, *du fond.*

CATHERINE.

Eh bien , comte, avez-vous vu le roi ?

LE COMTE DE RETZ.

Sa majesté est en prières et m'a fait dire de me rendre ici.

CATHERINE.

Vous n'avez pas oublié l'objet de l'entretien que vous aller avoir, et combien il importe à la sûreté du trône, au salut de la France, au vôtre même, car sans nous, sans moi, monsieur...

LE COMTE DE RETZ.

Il est inutile, madame, pour augmenter ma reconnaissance que vous me rappeliez sans cesse vos bienfaits; je sais tout ce que je vous dois. Mon grand-père était meunier à Florence...

CATHERINE.

Et vous êtes comte.

LE COMTE DE RETZ.

Mon père fit banqueroute à Lyon...

CATHERINE.

Et vous êtes maréchal...

LE COMTE DE RETZ.

Je sais tout cela, madame, et je pourrais l'oublier d'ailleurs sans que mon dévouement à votre majesté diminuât le moins du monde.

CATHERINE.

Donc je puis, grâce à vous, compter sur la résolution du roi?

LE COMTE DE RETZ.

Avant une heure, madame.

CATHERINE.

Notre belle dame d'honneur!.. le beau capitaine de réîtres... un protestant!..

LE COMTE DE RETZ.

Voilà mon texte en effet.

CATHERINE.

Nous avons une très jolie terre dont nous ne savons que faire, maréchal.

LE COMTE DE RETZ.

Il est bien étonnant, madame, que les courtisans vous laissent en peine sur ce point.

CATHERINE.

Comptez sur notre amitié, maréchal.

LE COMTE DE RETZ.

Comptez plus que jamais sur mon dévouement, madame.

SCENE XI.

LE COMTE DE RETZ, *seul*.

Elle est cruelle avec ses souvenirs, la reine!.. je ne viens pas de haut lieu, c'est vrai; mais ceux qui descendront de moi en viendront... Et pourtant entretenir l'amour du roi est un office assez peu grave... ah! maréchal, maréchal!.. un maréchal!.. Eh bien! le serais-je sans cela? Respectons la cause quand nous aimons l'effet; et nous l'aimons beaucoup...

SCENE XII.

LE ROI, LE COMTE DE RETZ.

LE ROI.

Vous voilà, monsieur le maréchal?

LE COMTE DE RETZ.

Sire, j'attends vos ordres.

LE ROI.

A ma place, maréchal, quels sont ceux que vous donneriez ?

LE COMTE DE RETZ.

Votre majesté m'a entendu au conseil.

LE ROI.

Eh ! j'ai entendu aussi mon poète !

LE COMTE DE RETZ.

Un fou.

LE ROI.

Dieu lui-même, que je viens de prier, ne s'est point communiqué à moi. Il n'a point dissipé les ténèbres de mon esprit, et je sors de mon oratoire, incertain, comme lorsque j'y suis entré. Ce silence de Dieu, maréchal, me trouble et m'inquiète.

LE COMTE DE RETZ.

Calmez-vous, sire.

LE ROI, *très inquiet et impatient.*

Ah ! laissez-moi... laissez-moi, vous me poussez tous dans l'abîme.

LE COMTE DE RETZ.

Sire...

LE ROI.

Sortez, sortez, monsieur, faites préparer mes chevaux, une escorte ; je veux pour quelques jours m'éloigner de Paris ; je veux que mon absence rassure les protestants. Ma mère, monsieur de Guise... vous me suivrez tous. Je veux au point du jour être à Fontainebleau.

LE COMTE DE RETZ.

Sire...

LE ROI, *fièrement.*

Eh bien?

LE COMTE DE RETZ *fait quelques pas et revient.*

Permettez qu'avant de me retirer, sire, j'informe votre majesté que ce guichet du Louvre est assez mal gardé; la sentinelle a laissé échapper Albert d'Olbeuil.

LE ROI, *furieux.*

Le capitaine? il est sorti?

LE COMTE DE RETZ.

Oui, sire.

LE ROI.

Malgré ma défense?

LE COMTE DE RETZ.

Un protestant!

LE ROI.

Désobéir au roi!

LE COMTE DE RETZ.

Parce que le roi est catholique, ces messieurs...

LE ROI.

Malédiction sur le soldat et sur lui! sortir malgré moi! Et où croyez-vous qu'il soit maintenant, dites, cet insolent capitaine?

LE COMTE DE RETZ.

Je ne saurais le dire à votre majesté; mais la belle Anna est chez elle, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

LE ROI.

Oui, oui, sans doute; tandis que l'incertitude dévaste ma tête et brûle mon sang, tandis que le courage d'oser me manque, il ose, lui, être mon rival! Il est peut-être, en ce moment, auprès d'elle; il rit de mes ordres; Anna lui prodigue ses caresses...

LE COMTE DE RETZ.

Il faut en effet qu'ils s'adorent l'un l'autre, puisque la différence de religion n'a pas mis obstacle à leur amour.

Un protestant.

LE ROI.

Les protestants! Oh! oui, oui, je commence à croire que, sans crainte de ma puissance, sans respect de mon sacré caractère, ils sont capables...

LE COMTE DE RETZ.

C'est une affaire de religion plus que d'amour encore que la rivalité d'Albert. C'est une sorte de victoire que les protestants remportent sur votre majesté. Un des leurs est préféré au roi par une femme; il s'en vante, on en parle, on triomphe...

LE ROI.

Les protestants triomphent! ils ne triompheront pas long-temps. Maréchal, mes yeux s'ouvrent à la lumière. Je vois, je vois maintenant toute l'outréculdence de leurs paroles et de leurs projets.

LE COMTE DE RETZ.

Enfin, sire, Dieu a parlé.

LE ROI.

Maréchal, vous allez me suivre.

LE COMTE DE RETZ.

Je vais donner ordre à quelques hommes de nous servir d'escorte.

LE ROI.

Ils se tiendront à quelques pas de nous. Nous sortons inçognito, maréchal.

LE COMTE DE RETZ.

Oui, sire.

LE ROI, *au comble de l'agitation.*

J'ai reconquis enfin toute mon énergie! Je sens du feu dans ma tête, du feu dans ma poitrine, du feu dans mes mains... j'aime cela, maréchal, j'aime cela! Sortons, sortons!...

(Ils sortent précipitamment par le fond.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Chez Anna. Salon, causeuse; deux livres rouges de même format, sur une table, près de la causeuse. Porte au fond, porte latérale à gauche.

SCENE PREMIERE.

ANNA, seule, assise, près de la table, sur la causeuse.

Rien ne peut me distraire de mes tristes pensées! (*Elle prend un livre.*) Les vers de Ronsard me paraissent sans charmes (*Elle prend l'autre.*) et le saint Évangile ne m'offre aucune consolation... Je ne le verrai donc pas avant son départ?... Son départ!... Ah! puisse-t-il avoir lieu! puisse le roi, dans un transport de colère, ne pas le retenir au Louvre, le retenir pour toujours en l'immolant à sa jalousie!... L'immoler!... oh! non, non, cela n'est pas possible! La seule crainte en est insupportable et la réalité me ferait mourir... Ah! pourquoi ai-je obtenu cette funeste faveur de la reine!... Albert, mon Albert, c'est moi qui te donne la mort.

SCENE II.

ANNA, BERTHE.

BERTHE.

Madame, madame?

ANNA.

Qu'y a-t-il?

BERTHE.

Quelqu'un se présente à la porte et demande à vous parler.

ANNA.

Ciel ! quelqu'un !... Son nom ?

BERTHE.

Il ne veut pas le dire.

ANNA.

Son costume ?

BERTHE.

Grand manteau brun.

ANNA, *accablée.*

Ce n'est pas lui.

BERTHE.

Chapeau à plumes rouges.

ANNA.

Ce n'est pas lui.

BERTHE.

Feraï-je entrer ?

ANNA.

A cette heure ! un inconnu ! Non, Berthe, non.

BERTHE.

Une figure noble, le regard fier. C'est le plus beau gentilhomme que j'aie vu.

ANNA.

C'est lui, Berthe, c'est lui ! Fais entrer. Quel bonheur !

SCENE III.

ANNA, puis BERTHE et ALBERT.

ANNA.

Figure noble, le regard fier, le plus beau gentilhomme... Mais où m'égare ma folle crédulité, et comment Albert aurait-il pu s'échapper du château à travers tous les gardes?... Non, non ; ce ne peut être lui. Berthe, Berthe !

BERTHE.

Le voilà, madame.

(Elle sort. — Albert paraît.)

ANNA, *courant à lui.*

C'est lui pourtant, oui, c'est bien lui, mon Albert.

ALBERT, *grand manteau brun, chapeau à plumes rouges.*
Chère Anna !

ANNA.

Ah ! pourquoi, mon ami, pourquoi ne pas dire ton nom à Berthe ? pourquoi me ravir quelques instants du bonheur de te savoir près de moi ?

ALBERT.

Puis-je livrer mon nom à la discrétion de cette femme ?

ANNA.

Oui, mon ami, c'est vrai ; tu as raison. Ce manteau, ce chapeau...

ALBERT.

Tout cela appartient à de Blondi. Quel ami !

ANNA.

Et comment as-tu fait ?

ALBERT.

C'est à lui que je dois ma liberté.

ANNA.

Il l'a obtenue du roi ?

ALBERT.

Il la lui a dérobée.

ANNA.

Quoi ! le roi ne sait pas...

ALBERT.

Il me croit au Louvre.

ANNA.

La douceur de ces moments sera donc sans mélange, car si le roi te savait hors du Louvre...

ALBERT, *quittant chapeau et manteau.*

Ne crains rien.

ANNA.

Et pourtant j'éprouve... j'éprouve un triste pressentiment.

ALBERT.

Ah ! laisse, laisse là tes alarmes et rappelle-toi qu'il me faut partir demain. Laisse-moi voir, épanoui par le bonheur, ton charmant visage ; laisse-moi, près de toi,

oublier le passé, oublier l'avenir. Ah ! ne retranchons rien de ces heures rapides qui doivent ramener le jour.

ANNA.

Albert !

ALBERT.

Chère Anna !

ANNA, *caressant la fraise d'Albert, après l'avoir fait asseoir à côté d'elle, sur la causeuse.*

Viens... Dis-moi : Que te disait ton frère, ce matin, chez Coligny, tandis que je te remettais mon billet ?

ALBERT, *troublé.*

Mon frère ?

ANNA.

Oui, dis-le-moi.

ALBERT.

Il me disait... qu'il désirait me voir demain avant mon départ.

ANNA.

Vous êtes réconciliés ?

ALBERT.

Non, pas encore ; mais je pense que notre haine ne survivra pas à l'entrevue de demain.

ANNA.

Vous vous embrasserez, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Ma main touchera la sienne.

ANNA, *le regardant et lui prenant la main.*

Comme cela, n'est-il pas vrai ?

ALBERT.

Moins tendrement, sans doute... Mais laissons...

ANNA.

Ecoute, Albert. Une seule question ; réponds-y ; ce sera la dernière.

ALBERT.

Eh bien ?

ANNA.

Tu vas me croire folle : Vous ne vous battriez pas, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Et si je te disais que nous nous battons ?

ANNA.

Oh ! non, non, tu ne me le diras pas ; tu ne voudrais pas me faire mourir.

ALBERT.

Il est vrai, Anna, il est vrai ; nous ne nous battons pas.

ANNA.

Tu me trompes, tu me trompes, Albert !

ALBERT.

Je te l'ai dit, Anna : le temps fuit et je pars demain

ANNA, *prenant un des deux livres rouges.*

Eh bien ! jure-moi donc, sans différer, sur ce saint Evangile, que vous n'avez point rendez-vous pour un duel.

ALBERT, *prenant le livre et le feuilletant.*

Jurer ! quelle folie ! Sur le saint Evangile, jamais !
(*à part.*) Ronsard !

ANNA.

Jure-le-moi, Albert ; prends pitié de mes craintes. Albert, jure-le-moi.

ALBERT.

Allons, puisqu'il n'est pas d'autre moyen de te rassurer... Aussi vrai que ma main touche le saint Evangile, je jure, chère Anna, de ne me battre point.

ANNA.

Eh bien ! gronde-moi, appelle-moi folle ; je te regarde, je t'écoute ; je n'ai plus peur.

ALBERT.

Maintenant, parlons des moyens de nous réunir après mon départ.

ANNA.

Je viendrai, dans quelques jours, te rejoindre à Orléans pour ne te plus quitter.

ALBERT.

Tu attendras que je t'écrive.

ANNA.

Pourquoi attendre ?

ALBERT.

Que sais-je?... Ne puis-je pas être envoyé autre part?

ANNA.

Eh bien ! j'attendrai donc ; mais écris-moi bientôt. Je n'ai qu'un acte à signer pour la vente secrète de ma terre.

ALBERT.

Et à présent que tout est arrêté, ne songeons plus qu'au bonheur d'être ensemble.

ANNA, *se rapprochant, penche languissamment sa tête sur l'épaule d'Albert.*

Oui, mon ami ; laisse-moi reposer ma tête sur ton épaule, et puis, parle-moi, ne me dis rien, qu'importe. Je sais que tu es là, ta main est dans la mienne, et nous sommes heureux !

(Albert lève les yeux au ciel.)

SCENE IV.

ANNA, ALBERT, BERTHE, et un peu après DE BLONDI.

BERTHE.

Madame, madame ! un furieux qu'on ne veut pas laisser entrer et qui a tiré l'épée contre vos gens.

(Elle sort.)

ALBERT, *debout.*

Quel est le téméraire...

DE BLONDI, *entrant.*

C'est moi, le téméraire !

ALBERT :

De Blondi !

DE BLONDI.

Qui vole à ton secours.

ANNA.

Ciel !

ALBERT.

Qu'est-ce donc ?

DE BLONDI.

Le massacre des protestants est résolu.

ALBERT.

Grand Dieu !

DE BLONDI.

Le roi est instruit de ton évasion.

ANNA.

O mon Dieu !

DE BLONDI.

Il te faut quitter la France. Le massacre doit s'étendre sur tout le sol.

ALBERT.

Abandonner mes amis !

DE BLONDI.

Point de phrases ! je n'ai le temps ni d'en faire, ni d'en écouter. Une croix blanche à ton chapeau, une écharpe de même couleur à ton épaule gauche de peur de mauvaise rencontre. C'est le signe de ralliement des assassins. Puis, viens me joindre chez le marquis d'Opert. Je cours de maison en maison pour prévenir et sauver le plus de malheureux qu'il me sera possible. Les assassins, pour diriger leurs coups, tracent une croix sur les maisons des réformés.

ANNA, *appelant.*

Berthe, Berthe ? (*Berthe parait.*) Vite, vite, une écharpe, une croix blanches. Juste ciel !

(Berthe sort par la gauche.)

ALBERT.

Après les éclatantes promesses du roi chez l'amiral !

DE BLONDI.

Adieu. Chaque instant que je perdrais augmenterait d'autant le nombre des victimes. Adieu, adieu ; chez le marquis d'Opert. Hâte-toi. Le signal est donné à minuit. Adieu ; dans ces temps de désastres, tous les honnêtes gens doivent n'avoir qu'un cri : Sauver des malheureux !

(Il sort par le fond.)

SCENE V.

ALBERT, ANNA, puis BERTHE.

ANNA.

Je me sens défaillir. Pars, mon ami, pars, quitte la France ; écris-moi hors de la frontière ; tout pays me sera une patrie près de toi.

ALBERT.

Moi, fuir devant des assassins !

ANNA.

Oh ! je le veux, Albert ; ne me résiste point. La voix manquerait à mon courage, si tu t'obstinais encore, et tu me verrais mourir à tes pieds.

ALBERT, *à part.*

Je ne quitterai point Paris. (*haut.*) Oui, Anna, j'obéis, j'abandonne la France.

BERTHE, *apportant une croix et une écharpe.*

Voilà, madame, voilà !

ANNA, *ajustant tout cela.*

Veillez au dehors, Berthe. (*Berthe sort par le fond.*) Cette croix à ton chapeau et l'écharpe sur ton épaule.

ALBERT.

Et puis, braves gens, laissez-vous prévenir ! Malédiction !!!

ANNA, *détachant ses bijoux.*

Et maintenant, prends ces bijoux.

ALBERT.

Qu'en ferai-je ?

ANNA.

Oh ! prends, prends, je t'en supplie ; tu peux en avoir besoin. Le temps fuit ; tu le disais tout à l'heure, et le malheur vient vite, aussi vite que s'en va le bonheur.

ALBERT.

Chère Anna !

ANNA *l'étreint dans ses bras.*

Sur ton cœur un moment... et puis, à la garde de Dieu !

ALBERT.

Du courage !

ANNA.

Adieu.

(*Au moment où Albert va, pour sortir, vers la porte du fond.*)BERTHE, *à l'improviste.*

Le roi !

ALBERT, *portant la main à son épée.*

Le roi !

ANNA.

Malheureux, que vas-tu faire? Où fuir, où te cacher? Je succombe.

BERTHE.

Dans ce cabinet. Hâtez-vous, le roi est là.

ANNA, *poussant Albert.*

Au nom de Dieu, au nom de notre amour, qu'il ne te sache point ici; cache-toi.

ALBERT.

C'est pour toi seule que je m'y résigne.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

BERTHE.

Le voilà!

(Elle sort par le fond.)

SCENE VI.

ANNA, LE ROI, LE COMTE DE RETZ, *par le fond.*LE ROI, *se tournant vers le comte.*

Comte, laissez-moi et veillez près d'ici. (*Le comte sort.*)
Vous n'attendiez pas ma visite, à cette heure, n'est-ce pas, madame?

ANNA, *très émue, cherchant à se remettre.*

Aussi vous voyez mon trouble, sire... La surprise...

LE ROI.

Je conçois en effet que mon apparition soudaine, au milieu de votre solitude, ait dû vous surprendre; mais elle ne saurait vous alarmer. Je viens ici, vous le voyez, dépouillé de toute ma puissance, et sais trop bien, madame, que je ne suis pas en pays conquis.

ANNA.

Puis-je savoir quel motif me procure l'honneur insigne...

LE ROI.

Oh! laissez là l'honneur, madame. C'est comme amant, et non comme roi, que je me présente, et me parler d'honneur, c'est me parler du roi que je veux vous faire oublier, que je veux oublier moi-même à vos pieds.

ANNA.

Sire...

LE ROI.

Sire, pour vous combler de biens ; sire, pour vous protéger contre vos ennemis ; mais votre chevalier, rien que votre chevalier, pour vous aimer, pour vous le dire.

ANNA.

Eh bien ! sire, s'il est vrai que vous m'aimiez ; s'il est vrai que vous descendiez jusqu'à ne vouloir être ici que le chevalier d'une faible femme, lui refuserez-vous la grace qu'elle va vous demander ?

LE ROI.

Parlez, Anna, parlez.

ANNA.

Retournez au Louvre, sire, j'ai besoin de repos.

LE ROI.

Par mon aïeul François, de glorieuse mémoire ! je ne sortirai point d'ici que je n'aie obtenu, au moins, un tendre aveu.

ANNA.

Ah ! sire, votre aïeul François connaissait mieux que vous les dames et savait gagner leurs bonnes grâces en se montrant docile à leurs desirs.

LE ROI.

Quand les desirs des dames étaient d'accord avec les siens. Mais on connaît sa résolution avec les cruelles.

ANNA.

Que voulez-vous dire, sire ?

LE ROI, *très haut, regardant le cabinet.*

Que plus d'un téméraire rival eut à se repentir de s'être trouvé sur son chemin.

ANNA.

Ah, sire !

LE ROI.

Que plus d'une femme, rebelle dans sa maison, devint soumise et douce au fond d'un château-fort, et ne l'en proclama pas moins ensuite, et pour cela peut-être, le plus galant des chevaliers.

ANNA.

Votre majesté voudrait-elle...

LE ROI.

Non. Ce n'est point par-là que je veux l'imiter... je veux

tout devoir à l'amour et rien à la violence; souffrez donc, belle Anna...

(Il veut l'embrasser.)

ANNA, *le repoussant.*

Laissez-moi, sire; n'abusez pas de l'isolement où je me trouve.

LE ROI, *ironique.*

Ensevelir dans l'ombre tant de charmes faits pour briller sans cesse au grand jour! livrer à des oreilles indifférentes les sons si doux de cette voix! Quoi! vous avez pu vous condamner depuis deux heures à ne point recevoir d'hommages, à ne voir personne à vos pieds; (*très haut.*) car Albert, grace à moi, n'a point quitté le Louvre! Il ne l'eût point osé!

(Il regarde le cabinet.)

ANNA.

Sans doute, si...ire.

LE ROI, *ironique.*

Et en supposant qu'il l'eût fait, comment imaginer qu'il eût tenté de troubler votre solitude, votre repos? Il vous aime trop pour cela.

ANNA.

D'ailleurs, sire, l'aurais-je permis?

LE ROI, *de même.*

Il est vrai que, partant demain, il lui aurait été pénible de résister à l'envie de vous faire ses adieux; mais je suis sûr qu'il n'y aurait pas succombé.

ANNA.

Oui, si...ire.

LE ROI,

de même.

Donc, belle Anna, puisque nous sommes seuls, puisque rien ne gêne ici l'expression de mon amour, et que j'espère, tôt ou tard, mériter le vôtre, (*Il lui prend la main.*) permettez-moi de prendre, sur l'avenir, quelques-uns de ces faibles droits que vous accorderez un jour à la constance de mes vœux, à la munificence de mes bienfaits, à tout ce qui peut combler les désirs d'une femme!

ANNA.

Sire, laissez-moi, laissez-moi; prenez-moi en pitié; je vous en conjure, retournez au Louvre.

LE ROI, *ardent.*

Retourner au Louvre! non, non, ce n'est plus possible, depuis que mes regards se sont longuement arrêtés sur vos yeux; depuis, pour la première fois, que mon cœur a battu si près du vôtre; depuis que cette main brûlante a tressailli dans votre main; depuis que votre trouble a augmenté mes désirs en multipliant vos charmes... Retourner au Louvre! non, non, je n'y retournerai que lorsque d'un mortel vous aurez fait un Dieu!

ANNA.

Pitié, sire, pitié! Ah! sortez, sortez, je vous en supplie.

LE ROI, *résolument.*

Je ne sortirai pas!

ANNA, *faisant quelques pas en arrière.*

Eh bien! que la malédiction d'une femme qui vous abhorre tombe sur votre tête royale, si vous faites un pas!

LE ROI, *la ramenant à lui.*

Femme insensée! tu repousses l'amant, je te serai subir le roi. Malheur à toi! tu l'as voulu! Eh bien! oui, je suis le roi, je suis le roi!

SCENE VII.

ALBERT, ANNA, LE ROI.

ALBERT, *sortant du cabinet.*

Non! vous n'êtes pas le roi!

LE ROI, *furieux.*

Albert!

ALBERT.

Vous êtes le roi quand, sur le trône, vous recevez les envoyés des puissances et ne souscrivez point à de honteux traités; vous êtes le roi, à la tête de vos armées, marchant à l'ennemi, sur le sol étranger; mais ici, devant moi, en présence d'une femme tremblante, vous n'êtes point le roi! Vous êtes Charles, rien que Charles, comme je suis Albert!

LE ROI.

Malédiction!

ALBERT.

Vous êtes le roi, si vous protégez le faible contre le fort,

l'opprimé contre l'oppresser ; mais lorsque de sang-froid vous préméditez le lâche massacre d'une partie de votre peuple, vous n'êtes plus le roi ! vous êtes Charles, et Charles l'infâme, et Charles l'assassin !

(Il tire son épée.)

LE ROI, *mettant l'épée à la main.*

Eh bien ! oui, je suis Charles comme tu es Albert.

ANNA, *retenant Albert.*

Grace, grace, sire !

SCENE VIII.

ALBERT, ANNA, LE COMTE DE RETZ, LE ROI.

LE COMTE DE RETZ, *regardant Albert et retenant le roi.*

Il oserait !

ALBERT.

Oh ! va, l'audace n'est pas grande de tuer un lâche roi à travers un lâche courtisan !

ANNA, *prenant Albert à-bras-le-corps.*

Albert, viens, suis-moi.

LE ROI.

Mort et damnation !

LE COMTE DE RETZ.

Calmez-vous, sire ; ils ne sauraient échapper à votre vengeance.

LE ROI.

Prompte, maréchal, prompte et terrible, je la veux !

LE COMTE DE RETZ.

Il est minuit, sire.

LE ROI.

Minuit ? Allons au Louvre et donnons le signal !

(Le roi et le comte sortent par le fond, tandis que Anna entraîne Albert qui résiste.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Salle du Louvre. Trois portes au fond : celle du milieu est ouverte, et l'on voit, dans une galerie sombre, scintiller les armes des gardes qui la parcourent lentement. Porte latérale à gauche; fenêtre à droite conduisant au balcon du Louvre dont on voit la rampe.

Au lever du rideau l'on entend le beffroi dont les sons isochrones sont peu éclatants d'abord. Des cris extérieurs se font entendre, et l'on voit au balcon les pâles lueurs de torches lointaines. Les cris cessent à l'arrivée de Catherine.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE *vient du fond, s'avance et se place en face et près du balcon.*

Enfin le signal est donné ; l'œuvre s'accomplit... Oh ! oui, vous tous que la terreur éveille et attire à ces fenêtres lointaines pour y trouver la mort, ennemis insensés, oh ! oui, regardez à ce balcon du Louvre ; la reine-mère est là ! (*Cris.*) Mais d'où viennent ces cris ? (*Elle regarde au balcon.*) Le cadavre de Coligny qu'on traîne ! Le pape veut sa tête ; il l'aura... mais Guise ! Guise !.. le voilà, le voilà, sur son cheval de parade, présidant aux massacres, souriant aux meurtriers... Courtisan du peuple, insolent rival de la reine, oui, va, marche avec confiance ! ton sourire s'éteindra bientôt dans les tortures de la mort... Voici l'homme qui le suit... il dirige son arquebuse... un flot de peuple l'en détourne !... malédiction ! suivons ses pas le long de la galerie. Cent ducats, mille ducats, tous mes trésors pour la tête de Guise !

SCENE II.

DE BLONDI, LE COMTE DE RETZ, LE ROI,
CATHERINE.

(Le roi s'avance, la tête penchée; il est pâle; ses yeux sont hagards. Catherine le prend par la main, le conduit au balcon et lui montrant du doigt ce qui se passe au dehors, lui dit:)

CATHERINE.

Regardez; tout va bien!

(Elle sort par la porte du fond à droite.)

LE ROI, *ironique.*

Oui, tout va bien... on massacre mes sujets... Oh! mon Dieu.

(Il tombe dans un fauteuil et prend sa tête dans ses mains.)

LE COMTE DE RETZ *s'avance, suivi de plusieurs seigneurs.*

Sire...

LE ROI.

Je veux être seul! que tout le monde se retire.

(Tous sortent par la porte du fond, excepté de Blondi.)

SCENE III.

DE BLONDI, LE ROI.

(Le roi s'accoude et regarde fixement au dehors, sans voir de Blondi. Celui-ci regarde quelques instants, la larme à l'œil, le roi qui s'agite à l'horrible spectacle qu'il a sous les yeux et qui se lève ensuite brusquement, en s'écriant:)

LE ROI.

Je ne puis soutenir ce spectacle.

DE BLONDI.

Oh! sire...

LE ROI, *l'apercevant.*

J'avais dit: tout le monde.

DE BLONDI.

Et suis-je, moi, de tout ce monde-là?

LE ROI.

Laissez-moi.

DE BLONDI.

Ai-je mérité d'être confondu avec ces ennemis de votre majesté qui se disent ses amis, avec ces hommes qui n'aiment des rois que la royauté qui les dore et qui les héberge, avec ces courtisans à qui il importe peu qui règne, pourvu qu'ils aient quelqu'un avec qui échanger de la flatterie pour des places, de la bassesse pour des plumes, et de l'infamie pour de l'or?

LE ROI.

Monsieur !

DE BLONDI.

Vous ai-je jamais rien demandé, moi ; vous ai-je flatté, moi, surtout aux jours de votre puissance ?

LE ROI.

Non, il est vrai ; mais...

DE BLONDI.

Et lorsque vous n'étiez pas roi encore, lorsque éloigné par votre mère des champs de bataille et de la gloire, lorsque le poids du joug et les atteintes de l'ennui menaçaient votre vie et faisaient belles à votre frère les chances du trône, lorsque se tournant vers lui, dans la prévision que vous ne seriez jamais roi, tous ces courtisans vous laissaient seul à votre tristesse, c'était pourtant moi, de Blondi, moi seul qui restais près de vous, qui vous consolais, qui vous encourageais.

LE ROI, *ému*.

Oui, c'est vrai.

DE BLONDI, *s'approchant*.

Vous vous ensouvenez : le temps n'est pas éloigné de cela. Nous nous aimions alors ; vous suiviez les conseils de mon expérience ; je recevais les confidences de vos peines ; j'endormais vos douleurs dans les charmes de l'amitié. Vous étiez malheureux ; j'étais alors votre seul courtisan.

LE ROI, *ému, fait, pour lui tendre la main, un mouvement qu'il maîtrise aussitôt*.

Oui, c'est vrai.

DE BLONDI.

Et mon dévouement n'était pas de la prévoyance, mes flatteries n'étaient pas de l'ambition ; car aujourd'hui que vous êtes roi, je suis ce que j'étais avant, ni moins ni plus.

LE ROI.

Je vous ai offert...

DE BLONDI.

Moi, je n'ai rien voulu qu'être votre ami.

LE ROI.

Si vos emportements...

DE BLONDI.

Celui qui faisait marcher son cheval à côté du vôtre dans la crainte d'un danger, celui qui plusieurs fois s'est jeté entre vous et un sanglier furieux, celui-là est le même. C'est lui qui, cette nuit, a sauvé le plus de protestants qu'il a pu.

LE ROI, *colère.*

Vous avez osé...

DE BLONDI.

C'est lui qui a favorisé l'évasion d'Albert et d'Anna.

LE ROI, *furieux.*

Malheureux!

DE BLONDI.

Que m'importe! Et ne savais-je pas à quoi je m'exposais! Oui, grace à moi, quelques victimes auront échappé au fer de vos bourreaux, et en les sauvant je leur disais tout bas: C'est le roi qui vous fait avertir, c'est le roi qu'on entraîne et qui résiste, c'est le roi qui est bon; allez, et ne maudissez pas le roi.

LE ROI.

Oh! mon Dieu!

DE BLONDI, *se jetant à ses pieds.*

Ah! sire, il en est temps encore peut-être. Arrêtez ces massacres. Chaque goutte de sang tombe, indélébile, sur votre mémoire et la flétrit. Grace pour eux, sire! grace, grace pour vous!

LE ROI, *le relevant.*

Tais-toi; relève-toi. Tu ne sais pas! c'est qu'on me fait vouloir ici ce que l'on veut, c'est qu'on égare ma raison; c'est qu'un destin funeste domine ma volonté... Mon ami, je suis bien malheureux.

DE BLONDI.

Grace, sire, grace! vous dis-je.

LE ROI.

Tais-toi : crains pour toi-même, si ma mère t'entendait...
va-t-en ! je ne pourrais pas te sauver.

BLONDI.

Que m'importe ma vie, si j'empêche qu'on flétrisse la
vôtre!

LE ROI, *lui ouvrant ses bras.*

Henri!

DE BLONDI, *s'y précipitant.*

Charles!

SCENE IV.

LE ROI, DE BLONDI, CATHERINE.

CATHERINE, *à part, en entrant.*

Guise vit encore!.. (*apercevant le roi dans les bras de son
ami.*) Mon fils!

LE ROI, *sans voir Catherine.*

Oh! oui, qu'on arrête.

*(Il va vers le balcon.)*CATHERINE, *se plaçant entre le balcon et lui.*

Qu'allez-vous faire?

LE ROI.

Ma mère!

DE BLONDI.

Sire!

CATHERINE, *à de Blondi.*

Sortez.

DE BLONDI, *sans regarder Catherine.*

Sire!

CATHERINE.

Sortez, monsieur, sortez.

DE BLONDI.

J'attends que le roi l'ordonne.

CATHERINE, *furieuse.*

Gardes!

*(Des gardes paraissent.)*LE ROI, *aux gardes.*

Gardes, retirez-vous.

CATHERINE.

Mon fils!

LE ROI, *tendrement.*

Sors, de Blondi.

(De Blondi sort en gémissant.)

SCENE V.

LE ROI, CATHERINE.

CATHERINE, *avec éclat.*

Ainsi donc...

LE ROI, *de même.*

Ainsi donc je ne serais pas roi !

CATHERINE, *se modérant.*

Et n'est-ce point, mon fils, pour que vous le soyez que je vous arrache aux conseils d'amis aveuglés ou perfides? Que prétendiez-vous faire?

LE ROI.

Arrêter ces massacres. J'ai peur ; tout mon corps tremble et brûle ; touchez mes mains, touchez mon front.

CATHERINE.

Arrêter ces massacres? Et le pourriez-vous maintenant? Et si vous le pouviez, devriez-vous le faire?

(Cris du dehors.)

LE ROI, *la terreur dans les yeux.*

Regardez, regardez de l'autre côté de la Seine ces cadavres précipités du haut des maisons ; entendez, entendez ces lamentables cris.

CATHERINE, *froide.*

Il faut régner.

LE ROI.

Ah ! ma mère, ma mère, je crains que nous ne dormions plus, ni vous, ni moi, qu'une fois couchés dans la tombe.

CATHERINE.

Qui vous l'a dit?

LE ROI.

Le remords.

CATHERINE.

Il a menti.

LE ROI.

Deux victimes auraient suffi à mon ressentiment : Albert, Anna. Mais des milliers de victimes !... Ah ! c'est trop, ma mère, c'est trop pour mes premières armes ; et je vous dis qu'il faut...

(Il va vers le balcon.)

CATHERINE, l'arrêtant.

Je dis qu'il faut régner !

LE ROI.

Le peuple...

CATHERINE.

Qui peut l'arrêter ?

LE ROI.

Si je me présentais...

CATHERINE.

Il vous tuerait.

LE ROI.

Le peuple ?

CATHERINE.

N'est-ce pas lui qui veut l'extermination de la réforme, poussé par Guise, il est vrai ? mais enfin il la veut à tout prix. Mon fils, quand le peuple ne veut pas ce que veulent les rois, il faut que les rois veuillent ce que veut le peuple.

LE ROI.

Malédiction !

CATHERINE.

Une vaine pitié ne sauverait aucun protestant et tournerait contre vous-même.

LE ROI.

Contre moi ?

CATHERINE.

Et contre toute votre famille.

LE ROI.

Que l'œuvre s'achève donc ; mais je ne veux ni la voir, ni l'entendre, et retiré dans mon oratoire...

CATHERINE.

Y songez-vous, mon fils ? Les catholiques triomphent de

toute part ; il faut vous montrer aux catholiques , et que le ciel vous garde au moins de leur donner la pensée que vous ayez pu former un semblable dessein.

LE ROI.

Faut-il donc que j'aïlle, ma mère, applaudir aux meurtriers ? faut-il, ma mère, faut-il, courtisan des bourgeois de Paris, que le roi s'arme d'une arquebuse et tire lui-même sur son peuple ?

CATHERINE, *avec éclat.*

Il faut régner, vous dis-je !!!

LE ROI, *avec le ton de la colère et du reproche.*

Eh bien ! je régnerai, je régnerai, ma mère ; mais qu'alors toutes les angoisses du cœur soient pour vous ; pour vous tous les anathèmes de l'histoire et toute l'éternité des vengeances de Dieu.

CATHERINE, *froide.*

Allez, allez, mon fils, je me charge de tout. (*à part.*) Et maintenant sachons le sort de Guise.

(Catherine, en sortant, fait signe au comte de Retz de maintenir le roi dans ces dispositions.)

SCENE VI.

LE ROI, LE COMTE DE RETZ, SEIGNEURS *armés d'arquebuses.*

LE ROI, *à lui-même.*

Mais non, je n'aurai jamais la force... mon cœur bat à peine ; mon sang se glace dans mes veines et la résolution manque à ma faible volonté. (*Bruit et cliquetis d'armes au dehors.*) Quel est ce bruit ?

LE COMTE DE RETZ, *regardant au balcon.*

Une femme éplorée qui se précipite vers la porte du Louvre... et deux gentilshommes qui se battent entre deux haies de reîtres et de cheval-légers.

LE ROI.

Les reconnaissez-vous ?

LE COMTE DE RETZ.

Si je ne me trompe, ce sont deux frères : Victor et Albert.

LE ROI.

Albert ! ah ! s'il échappe au glaive de son frère, il ne m'échappera point à moi ! (*aux gardes du fond.*) Gardes, vous conduirez ici le vainqueur. (*aux gentilshommes.*) Pour vous, messieurs, sur le balcon ; jugez les coups.

(*Les gardes sortent et les gentilshommes disparaissent sur le balcon.*)

SCENE VII.

ANNA, LE ROI.

(*Anna, avant de paraître à la porte du fond, pousse quelques cris de pitié!*)

ANNA, paraissant échevelée.

Sire, sire, pitié!

LE ROI.

Oh ! oui, pitié, maintenant ! M'as-tu pris en pitié, toi, quand mon amour te demandait merci ?

ANNA.

Sire, qu'on les sépare !

LE ROI, terrible.

Rien !

ANNA, à genoux.

Oh ! mon Dieu, je me traîne à vos pieds ; ayez compassion d'une faible femme ; sire, sire, qu'on les sépare !

LE ROI.

Rien !

ANNA.

Eh bien ! sire, j'en fais ici le serment : si votre clémence met un terme à ces tortures que j'éprouve, je renonce à lui, oh ! oui, à lui pour toujours. Qu'il parte, qu'il s'éloigne ; bannissez-le, sire ; mais qu'il vive, oh ! qu'il vive, et je vous aimerai ; je n'aimerai que vous... Je vous aime, voyez... Oh ! pitié, pitié ! sire... (*voyant Albert.*) Ah !

SCENE VIII.

ALBERT, ANNA, LE ROI, LE COMTE DE RETZ.

(Albert paraît, conduit par des gardes qui remplissent le fond de la scène. Les gentilshommes du balcon paraissent aussi. Anna se précipite dans les bras d'Albert.)

LE ROI, *reprochant ce mouvement à Anna.*

Eh bien ! Anna ?

ANNA, *s'approchant du roi, tout bas.*

Qu'il parte, sire ; je serai fidèle à ma promesse.

LE ROI, *à Albert.*

Quittez la France, Albert, je vous fais grace.

ALBERT.

Et moi, je n'en veux point de votre grace. As-tu pu penser, lâche roi, que je survivrais au remords d'avoir tué mon frère ?

LE ROI.

Gardes !

ANNA.

Grace pour lui, sire, grace !

LE ROI.

Gardes !

ANNA, *à genoux.*

Grace ! il est mon époux.

LE ROI, *au comble du délire.*

Son époux ! Gardes, mort à cette femme ! Comte de Retz, à vous ce traître ! (*Albert.*) Et maintenant, une arquebuse à moi !

(Anna tombe évanouie. On entraîne Albert. Le roi prend une arquebuse des mains d'un gentilhomme et se dirige vers le balcon.)

CATHERINE, *paraît, et montrant le balcon au roi.*

Enfin, mon fils, vous êtes roi !

(Le roi disparaît sur le balcon, on entend une arquebusade suivie de plusieurs autres. Des cris se font entendre au dehors. La toile tombe.)

FIN.